

Libretto

WILLIAM MORRIS

LA SOURCE
AU BOUT
DU MONDE, I

roman

Traduit de l'anglais par

MAXIME SHELEDY

et

SOUAD DEGACHI

Libretto

Titre original :
The Well at the World's End

© Tous droits réservés, Aux forges de Vulcain, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-36914-378-9

William Morris fut un homme à la créativité hors du commun. Né en 1834 dans l'Essex, il fut tout à la fois imprimeur, poète, écrivain, peintre, conférencier, dessinateur, typographe, architecte et activiste socialiste.

Dans sa jeunesse il fut fasciné par *Les Mille et Une Nuits* et les illustrations de l'herbier de John Gerard, ce qui n'est sans doute pas étranger au fait qu'il adhéra à la confrérie préraphaélite et que ses œuvres furent à l'origine du mouvement Arts & Crafts en Grande-Bretagne. William Morris fit autorité dans ce milieu pour la splendeur de ses créations et de ses éditions en tant qu'imprimeur et typographe. Son style est étudié aujourd'hui encore. La première maison qu'il fit construire et habita avec sa femme, le modèle Jane Burden, la *Red House*, de par la beauté de son intérieur, est devenue un musée.

En parallèle à ce travail, Morris n'a cessé d'écrire. Ses principales fictions romanesques, ou « romances en prose », sont *A Dream of John Ball* illustré par Edward Burne-Jones, *The Well at the World's End* et l'utopie socialiste *News from Nowhere*. Souvent considéré comme le père de la *fantasy* avec notamment *The Story of the Glittering Plain*, *The Wood Beyond the World* et *The Water of the Wondrous Isles*, il aura beaucoup influencé C. S. Lewis – qui l'admirait et lui consacra un chapitre dans *Rehabilitations and Other Essays* en 1937 –, ainsi que, entre autres, J. R. R. Tolkien.

Il est décédé à Hammersmith à Londres en 1896.

Alors que William Morris reste peu connu dans l'Hexagone, si ce n'est par *Nouvelles de nulle part* (*News from Nowhere*) écrit en 1890 et traduit en 1902, *La Source au bout du monde* (*The Well at the World's End*) vous est ici présentée dans sa première version intégrale en langue française.

LIVRE PREMIER

La Route vers l'amour

À la croisée des chemins

l y avait jadis une petite contrée sur laquelle régnait un petit souverain, un roitelet que l'on appelait le roi Pierre même si son royaume n'était pas bien grand. Il avait quatre fils nommés Blaise, Hugues, Grégoire et Rodolphe. Ce dernier était le benjamin, âgé de vingt et un hivers, et Blaise, qui en avait vécu trente, était l'aîné.

Il advint un jour qu'aux yeux de ces jeunes gens le royaume de leur père finit par paraître exigu. Ils souhaitaient voir comment vivaient les autres hommes et se frotter, eux aussi, aux épreuves de l'existence. En effet, bien que fils de roi, ils ne connaissaient du monde et de ses merveilles que la bonne chère et la boisson – qu'ils consommaient en abondance, voire à l'excès –, leurs bien confortables pénates, de gais compagnons de bombance et les plus belles jouvencelles à embrasser. Ils avaient aussi la liberté d'aller et venir où bon leur semblait, les cieux au-dessus d'eux, la terre pour les porter, les champs et vastes domaines, les bois, les doux ruisseaux et les petites collines des Hauts-Prés – car ainsi s'appelait ce pays qui était le leur et le royaume du roi Pierre.

Non contents de tout cela, ils en désiraient davantage, d'autant plus que, tout fils de roi qu'ils étaient, leur autorité se limitait à leurs chiens et chevaux, les vavasseurs robustes et obtus de ce pays n'étant pas hommes à se plier aux ordres des maîtres, mais plutôt à rendre coup pour coup et rembourser

d'une gifle chaque injure reçue. Tout bien considéré, il n'était donc nullement surprenant que les fils du roi Pierre se sentissent à l'étroit dans leur petite contrée, sans nulle cité marchande, nul puissant château ni vénérable abbaye ; rien d'autre que les jolies demeures des francs-tenanciers, et, çà et là dispersés, le domaine d'un propriétaire roturier, le castel de quelque noble chevalier, maintes belles églises et une maison canoniale où les chanoines, pourtant bons et pieux, ignoraient tout du chemin qui mène à Rome, et n'auraient pas même su trouver la porte de la maison du chancelier.

Ainsi ces jeunes hommes épuisèrent-ils longtemps père et mère à les entretenir de leurs incessantes envies de départ et de leur ennui. Ils firent tant et si bien que, par une belle et chaude après-midi de juin, le roi Pierre, se levant du tapis que le prieur de Saint-Jean-le-Pont lui avait offert – il venait d'y faire sa sieste digestive dans l'herbe de son verger –, s'en fut dans la grand-salle de sa demeure, que l'on appelait la Grande Demeure des Haults-Prés, et fit quérir ses quatre fils. Lorsque ces derniers se présentèrent devant lui, face à son trône, il leur dit :

– Mes fils, cela fait bien longtemps que vous me fatiguez de vos désirs de voyages et d'aventures sur les routes. Si votre souhait est réellement de nous quitter, dites-moi donc : quand voudriez-vous partir, si vous en aviez le choix ?

Du regard, les frères se consultèrent et les trois plus jeunes tournèrent la tête vers Blaise, l'aîné, qui prit la parole :

– Sauf l'amour et le respect que nous vous portons, à vous comme à notre mère, nous souhaiterions partir immédiatement, le repas de ce midi encore chaud en nos ventres. Mais vous êtes le seigneur de cette terre et vous seul pouvez en décider. Frères, ai-je bien parlé ?

Et tous de répondre en chœur :

– Oui ! Certes oui !

Alors, le roi dit :

– Fort bien ! Le soleil est déjà haut dans le ciel et l'après-midi est chaude mais, en allant doucement, vous parviendrez à trouver refuge avant que la nuit tombe et sans épuiser vos montures. Rendez-vous donc dans une heure à la croisée des Quatre-Chemins. C'est à ce moment et en ce lieu que je mettrai bon ordre à votre départ.

À ces mots, les jeunes gens ne se sentirent pas de joie : ils prirent congé de leur père, et chacun s'en fut rassembler les menus effets qui lui semblaient utiles au voyage et point trop pesants. Ensuite, ils revêtirent leurs armures. Ils étaient sur le point d'envoyer leurs écuyers chercher leurs chevaux lorsqu'on les avertit que, sur ordre du roi, lesdits écuyers étaient déjà partis pour les Quatre-Chemins. Ce fut donc à pied que tous quatre s'y rendirent aussitôt, riant et discutant joyeusement en route.

Il faut préciser que le croisement dont nous parlons était à peine à un quart de lieue de la Grande Demeure. Celle-ci avait été bâtie à l'intérieur d'une boucle formée par la rivière que l'on appelait les Eaux de Hauts-Prés, au milieu de magnifiques prairies, au bout des labours des hautes terres. Le paysage s'élevait en pente douce jusqu'à la région des collines et au-delà, vers les montagnes invisibles du nord, tandis qu'au sud, une basse corniche longeait la rivière, dont les méandres serpentaient d'ouest en est. Après cette corniche, là où apparaissaient au loin les collines du sud, plus élevées et alignées d'est en ouest elles aussi, le royaume des Hauts-Prés prenait fin. De ce côté-ci, les voisins étaient amicaux et paisibles, et ne manquaient jamais de faire porter maints présents au roi Pierre.

Au-delà des Quatre-Chemins, vers le nord, le roi Pierre était maître de vastes et excellentes terres. Cependant, lui-même n'avait jamais été très fortuné, n'ayant pas le droit d'imposer lourdement ses sujets. Et même s'il l'avait pu, il ne l'aurait nullement fait, car, en vérité, il n'était point

méchant homme, mais seigneur généreux et mesuré. Des conflits éclataient régulièrement aux confins de cette terre du nord, qui se terminait en une grande et dense forêt que l'on se disputait de part et d'autre. Le roi Pierre et ses fils n'y chevauchaient qu'à leurs risques et périls, bien qu'elle regorgeât de chevreuils, cerfs, biches et daims, de sangliers, d'ours et de loups. Le seigneur du pays voisin, baron et évêque de la sainte Église, était plus puissant que le roi Pierre. C'était en fait un tyran doublé d'un assassin, qui laissait à ses sbires, les chevaliers et hommes d'armes qu'il rétribuait en manoirs ou en gages, le bon soin de commettre ses meurtres à sa place.

C'est dans cette forêt que le père du roi Pierre ainsi que son premier fils avaient péri au combat. De ce fait, le roi, qui était homme de paix, ne s'y rendait que rarement. En revanche, il était déjà arrivé à ses fils, ou du moins aux trois aînés, d'y pénétrer vaillamment et d'en ressortir au galop. Quant à Rodolphe, le benjamin, son père ne le laissait pas encore s'aventurer dans le Bois de la Discorde.

Les jeunes hommes se rendirent donc à la croisée des Quatre-Chemins. Ils y trouvèrent leur père assis sur un monticule de pierres, aux côtés de huit chevaux – quatre destriers et autant de haquenées – et de quatre écuyers. Ils approchèrent et lui firent face, suspendus à ses lèvres, impatients d'ouïr ce qu'il allait leur dire.

Ainsi parla le roi Pierre :

– Mes beaux enfants, vous souhaitez partir à l'aventure pour chercher pays plus grand et vie plus excitante que celle que je puis vous offrir en mon foyer : ainsi soit-il ! Mais il m'est venu à l'esprit que, puisque je vieillis et ne suis plus en âge d'avoir d'autres enfants, l'un de vous, mes fils, doit demeurer ici pour prendre soin de moi et de votre mère, et mener nos manants à la guerre, si jamais nous étions frappés d'infortune. Or, mon entendement seul ne suffit point à choisir

ceux d'entre vous qui partiront et celui qui restera auprès de nous. Vous êtes tous quatre de natures fort différentes, mais les fâcheuses dispositions inexistantes chez l'un apparaissent chez l'autre, et la vaillance de celui-ci manque au suivant. Blaise a beau être sage et prudent, il n'est pas habile de ses mains. Hugues est un cavalier émérite doublé d'un robuste athlète, mais ô combien obstiné, imprudent et par trop porté sur la boisson. Grégoire est tout en éloquence et courtoisie, mais il est également apathique et inapte à l'action, quoique je n'irais pas jusqu'à le traiter de pleutre. Quant à Rodolphe, il est joli garçon et peut-être même tout aussi sage que Blaise, aussi vaillant que Hugues, aussi beau parleur que Grégoire, mais de tout cela nous ne savons rien ou presque, car il est encore jeune et n'a guère eu l'occasion de faire ses preuves. Il se pourrait bien, toutefois, qu'il réussisse mieux que vous autres – et je suis prêt à parier que ce sera le cas. Tout bien pesé, j'ignore, ma foi, qui d'entre vous élire, mes fils : aussi laisserai-je le sort en décider à ma place et vous demanderai-je de tirer à la courte paille le chemin que vous prendrez. Celui qui tirera la plus longue ira au nord, le suivant s'en ira vers l'est et la troisième paille enverra celui qui l'a tirée vers l'ouest. Quant à celui qui aura tiré la paille la plus courte, il n'ira nulle part et rentrera chez moi, pour y demeurer à mes côtés et m'aider à affronter les aléas et changements de la vie. Ce sera très certainement lui qui prendra ma place sur le trône quand je ne serai plus et que l'on appellera dès lors le roi des Hauts-Prés. Eh bien, mes fils, cette ordonnance vous convient-elle ? Car si jamais ce n'était point le cas, vous pourriez tous rester en ma demeure, manger de mon gibier et boire de mon vin, sans que quiconque vous fasse reproche de vos fainéantises et écarts de conduite, comme il en a toujours été coutume jusqu'à présent.

Les jeunes gens se consultèrent du regard et Blaise répondit :

– Messire, je suis d’avis que nous agissions selon votre ordre et laissons le hasard déterminer notre route ou nous renvoyer chez vous.

Tous acquiescèrent l’un après l’autre et le roi Pierre dit :

– Avant de procéder au tirage au sort, je vais vous annoncer quel écuyer j’ai attribué à chacun d’entre vous. Richard le Rouge ira avec Blaise, car bien que sage et marqué par les ans, c’est un intrépide et féroce manant, bien habile au maniement des armes. Lancelot Langue-Pendue sera l’écuyer de Hugues, car il a belle allure, manières fort courtoises et bon sens logique – il connaît les lois, bien que peu instruit – et n’en a pas moins la main leste, qualité indispensable à quiconque suivra Hugues, car partout où celui-ci passe, querelles et controverses fleurissent. Clément le Noir servira Grégoire, car c’est un bien prudent gaillard, qui ne prononce qu’un seul mot pour dix coups portés, qu’il les frappe d’estoc et de taille, ou du marteau qu’il manie à la forge. Finalement, il ne reste pour t’accompagner, Rodolphe, que Nicolas Longs-Jarrets, dont le riche vocabulaire, plus fourni que le mien, n’ôte rien à sa sagesse, plus grande que la mienne également. C’est un fin lettré, qui a vu bien du pays et qui est tout entier dévoué à notre maison. Qu’en dites-vous, mes fils, ces choix vous conviennent-ils ?

Tous acquiescèrent. Le roi dit alors :

– Nicolas, les pailles sont prêtes, apporte-les donc, que je les présente à mes fils.

Les jeunes gens avancèrent à tour de rôle et tirèrent chacun une paille, après quoi le roi Pierre les plaça toutes côte à côte, les observa et conclut :

– Il en est ainsi : Hugues part pour le nord avec Lancelot, Grégoire vers l’ouest avec Clément – il marqua un temps et poursuivit : Blaise va vers l’est en compagnie de Richard. Quant à toi, Rodolphe, mon cher fils, tu rentres avec moi pour rester en ma demeure, où je pourrai te voir jour après jour. Tu

m'aideras à vivre mes dernières années dans l'honneur et la joie, ton amour sera mon espoir et ta vaillance, mon soutien.

Sur ces mots, il se leva et passa un bras autour du cou de son fils, mais ce dernier eut un léger mouvement de recul et son visage s'assombrit. Cela n'échappa point au roi Pierre qui se décontenança :

– Non, mon fils, n'envie point à tes frères les hasards de la route ni les infortunes du combat. Ici, au moins, tu peux jouir d'une table bien garnie et de vin à volonté, profiter de l'amour que te portent tes proches et tous ceux qui souhaitent ton bien, sans oublier la bonne compagnie des braves gens. Tu es bien chanceux, ô mon fils, et tu seras heureux !

Mais le jeune homme garda les sourcils froncés sans rien répondre.

Les trois frères qui devaient partir à l'aventure s'avancèrent alors, restant devant le vieil homme sans mot dire. Ce dernier s'esclaffa :

– Ha, ha, mes fils ! Ici, en Hauts-Prés, vous pouvez subvenir à vos besoins sans argent, mais une fois à l'étranger, il vous en faudra sûrement. Serait-ce parce que vous n'en avez qui soit vôtre que vos bourses sont vides ? Mais attendez un peu, car j'ai veillé à cela – sur ces mots, il tira de sa besace trois petits sacs et déclara : Voici une bourse pour chacun d'entre vous : elles contiennent tout ce que mon trésor peut à présent me permettre de générosité. Dans chacune d'elles vous trouverez des pièces d'argent et de cuivre, ainsi que bonne quantité d'or, de bagues et quelques broches. Le contenu de chaque bourse équivaut à un même poids d'argent, monnaie légale et reconnue en Hauts-Prés, aux Coteaux et dans les pays d'outre-collines. Que chacun en prenne une et en fasse le meilleur usage possible.

Chacun se saisit alors de son sac et tous embrassèrent et étreignirent leur père tour à tour. Puis ils embrassèrent Rodolphe, s'embrassèrent les uns les autres, montèrent en

selle et s'en furent – au pas, car le soleil était chaud – accompagnés de leurs écuyers. Nicolas, quant à lui, se hissa lentement sur sa haquenée et prit le chemin du retour, ramenant avec lui le cheval de bataille de Rodolphe jusqu'à la demeure du roi Pierre.

Retour à la Grande Demeure



Rodolphe et le roi Pierre regagnèrent le logis à pas lents. En chemin, le roi se mit à raconter comment, dans ses jeunes années, alors qu'il s'était aventuré à cheval dans le Bois de la Discorde et s'y était attardé seul, il avait craint pour sa vie en tombant nez à nez avec une bande d'hommes qui n'étaient autres que bandits et hors-la-loi. Mais ceux-ci l'avaient traité avec générosité et respect, et, au matin, l'avaient raccompagné sain et sauf jusqu'au chemin du retour. À compter de ce jour, jamais plus le roi n'avait prêté main-forte à ceux qui traquent les hors-la-loi en vue de les occire, car, disait-il, « il en est de ces hommes-là comme de tant d'autres : tous prédateurs de leurs semblables. Mais les hors-la-loi, pour la plupart, chassent le riche, là où les autres chassent le pauvre en toute légalité. Par ailleurs, si, chez ces bandits comme parmi les seigneurs, chevaliers et francs-tenanciers, il existe de mauvais hommes, il y en a aussi de bons. La fortune me les a fait rencontrer et pourrait en faire autant pour n'importe qui. »

Rodolphe ne prêta que peu d'attention à l'histoire de son père et à la morale qui en découlait, car il les avait déjà entendues plus d'une fois. De surcroît, son esprit était absorbé par d'autres préoccupations. Malgré tout, les propos de son père restèrent gravés en lui. Ils parvinrent à la demeure, où la mère de Rodolphe, une noble dame de belle allure malgré les années – elle en avait un peu plus de cinquante –, se tenait

à l'entrée de la grand-salle pour voir lequel de ses fils allait lui revenir. Lorsqu'elle les vit approcher ensemble, elle s'en fut à leur rencontre et jeta ses bras autour de son dernier-né, le couvrant de baisers et de caresses, toute à son immense joie que ce fut lui et non l'un des autres qui soit revenu vivre auprès d'eux, car elle l'aimait tout particulièrement. Ce n'était guère surprenant puisqu'il était de loin le plus beau et le plus affectueux. Mais, entre les bras de sa mère, le visage de Rodolphe s'assombrit à nouveau. Il l'aimait infiniment – il aimait, à vrai dire, toute la maisonnée, jusqu'aux chiens qui tournaient la broche dans l'âtre, et jusqu'aux hirondelles nichées dans les vases de terre que sa mère avait suspendus à l'auvent de la tonnelle lorsqu'il était enfant. Mais à présent, amour ou pas, il sentait contre ses flancs l'éperon du destin le presser d'aller de l'avant. Lorsqu'il se fut dégagé de l'étreinte maternelle, il s'efforça néanmoins d'afficher une joyeuse contenance, qu'il conserva la soirée durant, se montrant enjoué au souper et allant se coucher en chantant.

III

La ville marchande



Dodolphe dormait seul dans une chambre à lui, où personne n'avait droit de venir fureter, tout en haut d'une tourelle de la demeure. Le jour suivant, il se leva à l'aube et enfila ses vêtements. Saisissant son armure, sa lance et son épée, il sortit et les emporta près du gué, là où la rivière forme une boucle. Il les y cacha à l'abri d'un boqueteau de saules, pour les soustraire au regard d'éventuels passants. Puis il s'en retourna aux étables de la demeure et sortit de la stalle son destrier, un beau et robuste cheval gris pommelé nommé Faucon. Il l'emmena près de la rivière et l'attacha à un arbre, le temps de revêtir son armure entre les saules. Cela fait, il surgit du boqueteau, fringant comme un homme d'armes par un beau jour d'été, puis, sautant en selle et franchissant le gué dans de grandes éclaboussures, il se mit en route avant que le soleil ne se lève, à cette heure où la grive du gui entonne encore son premier chant.

Chevauchant au petit trot en direction du sud, il avait déjà quitté les terres des Hauts-Prés lorsque le soleil apparut. C'était l'heure où les gens s'éveillaient et se rendaient aux champs : un groupe de manants partait faucher le foin, une jouvencelle, pieds nus dans les herbes chargées de graines, rejoignait son troupeau avec ses seaux à lait, et, en cette matinée aussi chaude que la nuit qui l'avait précédée, une bruyante troupe d'enfants était en route pour une baignade

dans les eaux calmes de quelque ruisseau. Fort heureusement, nul habitant de cette contrée ne nourrissait de sentiments inamicaux à l'égard du roi Pierre et de ses fils. Tous reconnurent Rodolphe, son armure, son cheval, et lui souhaitèrent le bonjour. Ces rencontres ne l'inquiétèrent nullement : non seulement les villageois ne s'étonnaient jamais de croiser l'un des seigneurs des Hauts-Prés vaquant en armes à ses occupations, mais, de plus, retenus près de chez eux par leur besogne, ils ne risquaient guère, en ce jour, de se rendre jusqu'aux Eaux de Hauts-Prés, qui, au nord, traversaient les prairies sur au moins quatre lieues.

Rodolphe poursuivit son chemin et parvint à la grand-route qui, dans un sens, retournait aux Hauts-Prés et traversait la rivière par un beau pont récemment construit entre la Grande Demeure et la maison canoniale de la rive nord. Dans l'autre sens, la route menait à une prospère ville marchande du nom de Bourg-la-Leyne, au-delà de laquelle s'étendait, vers le sud, un monde dont Rodolphe ignorait presque tout, et qui lui semblait un endroit fabuleux, regorgeant de merveilles et d'aventures extraordinaires.

Il arriva à la ville bien avant la fin de cette agréable matinée. La messe venait de s'achever et, sur la place du marché, des damoiselles s'étaient rassemblées autour de la fontaine et deux ou trois dames étaient assises sous la halle en charpente. Sans descendre de cheval, Rodolphe se rendit directement chez un familier : l'homme l'avait souvent accueilli chez lui et avait lui-même plus d'une fois séjourné à la Grande Demeure. Il était marchand et, comme tel, allait et venait aussi bien d'un château à l'autre qu'auprès des gens du peuple à qui il achetait et vendait maintes choses utiles et agréables. Le roi Pierre commerçait bien souvent avec lui.

Rodolphe trouva le marchand debout sur le seuil de sa maison, belle et nouvelle, humant les doux parfums que le vent du matin avait apportés en ville. Il était vêtu d'une longue

et riche tunique grise cousue de fil d'argent, dont la finesse de l'étoffe, tout à fait estivale, montrait bien que celui qui la portait œuvrait davantage avec sa langue qu'avec ses mains. C'était un homme de quarante étés, à la face rubiconde et la barbe noire, qui répondait au nom de Clément Lemarchand.

Lorsqu'il vit Rodolphe, il lui adressa un sourire plein de bonté, vint à sa rencontre et tint son étrier pendant que le jeune homme mettait pied à terre.

– Bienvenue, monseigneur ! s'exclama-t-il. Êtes-vous venu me mander quelque message et trouver bonne chère et boisson en la demeure d'un humble camelot, galamment armé comme vous l'êtes ?

Rodolphe rit de bon cœur, car il avait faim, et répondit :

– Oui, je boirai et mangerai en votre compagnie, embrasserai ma marraine et reprendrai mon chemin.

À ces mots, l'homme l'emmena dans sa maison, qui était encore plus belle au-dedans qu'au-dehors. Rodolphe se retrouva dans une superbe pièce lambrissée de panneaux aux motifs finement ciselés, où trônait un vaisselier rempli de riches récipients d'argent et de laiton. Les chaises et sellettes, des plus belles également, étaient dignes d'un roi, et les fenêtres vitrées étaient ornées de fleurs, de gros rubans et de petits bouquets. Quant à la couche, elle était surplombée d'une somptueuse tenture venue d'au-delà des mers et semblable à celle d'un sultan. En outre, bien que la réserve où le marchand entreposait ses articles ne fût toute proche, il en parvenait d'agréables effluves qui se mêlaient et venaient parfumer la pièce. La table était dressée et chargée de victuailles, vins, pots de terre et coupes d'étain, de belle et bonne qualité. Là se tenait l'épouse du marchand, opulente dame de deux fois vingt ans qui, à l'époque où elle était encore mince damoiselle tout juste mariée, avait tenu Rodolphe sur les fonts baptismaux. Elle était issue d'une noble lignée du royaume des Hauts-Prés et s'appelait dame Catherine.

Elle déposa un baiser amical sur la joue de Rodolphe et s'exclama :

– Bienvenue à toi, mon filleul ! Tu arrives à point nommé pour rompre le jeûne matinal. Plus tard, une fois que tu auras été en ville t'acquitter de ta commission, nous te préparerons un bon dîner. Ensuite, tu boiras une coupe et me chanteras une chanson, avant de profiter de la fraîcheur du soir pour rentrer chez toi.

Ces propos troublèrent quelque peu Rodolphe.

– Non merci, marraine, répondit-il. Je vous sais gré de toutes ces bonnes choses avant même d'y avoir goûté, mais il me faut prendre la route du sud immédiatement après avoir déjeuné et échangé quelques mots avec le maître de céans. Mon bon hôte, savez-vous comment s'appelle la prochaine ville au sud et à quelle distance elle se trouve ?

– Mon fils, répondit Clément, qu'iriez-vous donc faire en direction du sud ? Comme vous ne l'ignorez point, il vous faudra traverser le Pays des Collines, ce qui n'est guère prudent pour qui voyage seul, même pour un vaillant chevalier tel que vous, monseigneur.

Rodolphe rougit à ces mots :

– Une commission m'appelle là-bas.

– Une commission ? Pour le roi votre père, ou pour vous-même ? demanda Clément.

– Pour le roi, si vous tenez à le savoir, répondit Rodolphe.

Mais en bon commerçant qu'il était, Clément se rendit bien compte que le jeune homme lui mentait. Il lui dit alors :

– Sauf le respect que je vous dois, beau seigneur, cela compromettrait-il votre mission pour le roi Pierre si je vous menais devant notre bourgmestre et prêtai serment contre vous ? Je pourrais ainsi vous garder en cette agréable prison, le temps de faire informer votre père de l'endroit où vous vous trouvez.

De rage, le jeune homme devint écarlate, mais avant qu'il

n'ait eu le temps de dire un seul mot, dame Catherine lança sèchement :

– Taisez-vous donc, Clément ! De quel droit vous immiscez-vous dans les affaires de notre jeune seigneur ? Si son souhait est de partir à la découverte du monde, pourquoi devrait-il attendre notre autorisation, ou celle de son père, d'ailleurs ? Croyez-m'en sur parole, mon filleul voyagera de par le monde et s'en reviendra auprès de ceux qui l'aiment, aussi bien portant qu'à l'heure de son départ. Et tenez ! fit-elle, se dirigeant vers un coin de la pièce où se trouvait un gros coffre, voilà qui servira de gage au bien-fondé de ma parole.

Fouillant dans un tiroir du coffre, elle en sortit un petit collier de pierres bleues et vertes intercalées de boules dorées, semblable à un chapelet, bien que nul pape ni prêtre ne l'eût béni. Il y avait, attachée à ce collier, une petite boîte en or qui semblait renfermer quelque chose. Dame Catherine tendit le colifichet à Rodolphe et lui dit :

– Mon filleul, porte ceci autour de ton cou et ne laisse personne te le dérober ; je crois qu'il te sera d'un grand secours en cas de danger, et t'apportera bonne fortune dans ta quête, autant que si tu avais bu l'eau tirée de la Source au bout du monde.

– Quelle est donc cette eau ? s'enquit Rodolphe. Et où puis-je en trouver ?

– Je ne le sais au juste, répondit-elle, mais j'ai entendu dire qu'elle soulageait la fatigue et guérissait les maux et blessures de quiconque en absorbait. Elle permettrait aussi d'obtenir l'amour de tous et peut-être même la vie éternelle. Et vous, mon époux, n'en avez-vous jamais entendu parler ?

– Si, à maintes reprises, affirma le marchand. J'ai également ouï dire que quiconque en buvait se trouvait doué d'irrésistible éloquence, qu'il s'agisse de vendre, d'acheter, ou de prendre l'ascendant sur le cœur des hommes en toutes circonstances. Pour ce qui est de la découvrir, néanmoins, ce n'est pas

dans ces parages-ci que vous y parviendrez. D'aucuns disent qu'elle se trouve au-delà de l'Arbre sec, et Dieu sait que c'est loin ! Et maintenant, seigneur Rodolphe, je vous conseille de rentrer dès ce soir, accompagné d'André, mon neveu qui, à dire vrai, se rendra plus utile en partant avec vous pour les Hauts-Prés qu'à rester ici à Bourg-la-Leyne, car c'est un fainéant. Mais, mon seigneur, ne me tenez point rigueur d'avoir mentionné le bourgmestre et les baillis ; ce n'étaient que badineries, comme vous vous en doutez certainement.

À ces mots, le visage de Rodolphe s'éclaira. Il restait là, à sourire et soupeser le chapelet entre ses mains, lorsque dame Catherine lui dit :

– Passe-le sur-le-champ, mon cher filleul, car c'est un cadeau que je te fais. Même les fils de roi peuvent accepter le présent d'une marraine.

– Mais ai-je vraiment le droit de le porter ? s'enquit Rodolphe. Ne recèle-t-il point quelque sortilège ?

– Écoutez-le donc ! s'exclama-t-elle. Ne croirait-on point entendre parler un homme ? S'il y avait une empoignade dans la rue, il y foncerait tête baissée sans plus de question, pas même pour savoir de quel côté sont les torts. Et voilà mon fauconneau qui a peur d'une petite boîte en or et d'un chapelet sarrasin !

– Fort bien, répondit Rodolphe. Je le ferai bénir par le premier saint homme que je rencontrerai.

– Tu n'en feras rien, rétorqua la dame. Rien de rien. Qui sait ce qu'il pourrait nous en coûter, à toi ou moi ? Allons, passe donc ce collier et mettons-nous à table ! Ne vois-tu pas que mon époux a grand-faim ? Tes yeux eux-mêmes n'en brilleront que davantage quand tu auras avalé une bouchée, ô fils de roi, mon filleul.

Elle le prit par la main, lui passa le chapelet autour du cou, puis l'embrassa et lui fit quelques caresses avant qu'il ne prît place à la table. Le mari les regardait sans mot dire,

souriant d'un air penaud, et se contenta de héler son serviteur afin qu'il mène le destrier de Rodolphe à l'écurie. Une fois à table, le marchand reprit la conversation là où ils l'avaient interrompue :

– Ainsi, seigneur Rodolphe, vous estimez avoir atteint l'âge d'homme et souhaitez partir à l'aventure ? Vous êtes comme le caneton qui se jette à l'eau et fait fi des mises en garde de la cane qui lui a donné la vie. Bien sûr, il y avait fort à parier que les Hauts-Prés ne sauraient retenir encore bien longtemps de jeunes seigneurs tels que vous autres. D'ailleurs, qu'en est-il de nosseigneurs vos frères ?

– Ils sont tous partis à l'aventure, répondit Rodolphe, qui vers le nord, qui vers l'est, qui vers l'ouest, avec un sac d'écus chacun et la bénédiction de notre père. Et à vous dire le vrai, cher hôte – car je me rends bien compte que je ne suis point maître en l'art du mensonge –, mon père et ma mère souhaitaient me voir rester en leur foyer une fois mes frères partis, et cela ne me plaît point. C'est pourquoi je pars tenter ma chance de par le monde. Les Hauts-Prés sont peut-être agréables au doux rêveur, au simplet, au prêtre, ou au bon paysan œuvrant aux champs, mais pas au fils de roi dont le sang bouillonne dans les veines. Qu'en dites-vous, marraine ?

– Je pourrais verser des larmes pour ta mère, répondit la dame, mais pour toi, point du tout. Il est bon que tu profites de ta jeune saison et des années de plaisir pour aguerrir ta volonté. Oui, je pressens que tu nous reviendras honorable et grand, et l'on dit que mes prédictions se vérifient souvent. Veille seulement à bien conserver le bel objet que je viens de t'offrir.

– Eh bien ! dit le marchand. Voilà de beaux discours sur le plaisir et la volonté ! Mais gardez à l'esprit qu'une peau entière est un article de choix, qu'on ne saurait brader sur aucun marché du monde. À présent, seigneur, partez donc où vous voulez, quoi que j'en dise, car n'étant pas au service

du roi Pierre, je ne puis en vérité vous ordonner de rester. Quant à la prochaine ville que vous rencontrerez, elle s'appelle Hautlieu-le-Passage. C'est une grosse ville regorgeant de victuailles, dotée d'épais remparts, d'un château et d'une très riche abbaye. Entre ses murs règne la paix, car le père abbé engage de nombreux hommes pour le protéger, lui et les siens, et pour défendre ses droits contre les nouveaux venus. En cela, il agit avec sagesse et bon sens, car ils sont nombreux à affluer pour vivre grassement dans sa ville, où les commerçants font fortune. Il n'existe nul meilleur marché entre cette ville et Babylone. Ma foi, sire Rodolphe, si vous parvenez sain et sauf à Hautlieu-le-Passage, je vous conseille de ne point vous hasarder plus loin. Tâchez plutôt à trouver emploi comme homme d'armes auprès du seigneur abbé. Vous pourrez ainsi devenir son capitaine, si jamais vous survivez, ce qui, pour un natif des Hauts-Prés, ne serait piètre aventure.

Cette idée ne sembla pas beaucoup enthousiasmer Rodolphe qui, ne trouvant rien à répondre, s'enquit :

– Et que trouve-t-on au-delà de Hautlieu, si l'on s'aventure plus loin ? Connaissez-vous ces contrées lointaines ?

L'autre sourit :

– À vrai dire, oui, je connais le Bois du Péril et les terres qui s'étendent au-delà, que j'ai traversées de loin en loin. Je ne prétends pas être allé jusqu'à l'Arbre sec, mais j'ai rencontré quelqu'un qui a ouï parler d'un homme l'ayant vu, sans avoir pourtant réussi à boire l'eau de la Source au bout du monde.

En entendant cela, les yeux de Rodolphe étincelèrent et ses joues s'enflammèrent, mais d'une voix calme il demanda :

– Maître Clément, à quelle distance estimez-vous Hautlieu-le-Passage ?

– C'est l'affaire d'une quinzaine de lieues, répondit le marchand. Comme vous n'êtes point sans le savoir, si vous partez d'ici vers le sud, vous vous heurterez aux hautes collines qu'il vous faudra grimper sans tarder. Une fois arrivé au som-

met de la colline de l'Ours, en regardant vers le sud vous ne verrez rien d'autre que des collines à perte de vue : aucune route digne de ce nom, jamais un château, ni une église, ni la moindre ferme, rien que des cahutes de berger ou, au mieux, la maisonnette et la chapelle d'un pieux ermite, jouxtant quelque bassin providentiellement creusé dans la roche par le ruissellement de l'eau, en ce pays aride partout ailleurs – il saisit la chope posée à ses côtés, avala une grande lampée et poursuivit : C'est au-delà de cette région que se trouve Hautlieu, au cœur d'une plaine fertile. Une petite rivière nommée Aigues-Froides y serpente parmi les prairies. La terre y est bonne, certes, mais la laine des collines est excellente ! Vraiment excellente ! J'ai de ces toisons à foison cette année, d'une qualité que jamais vous ne trouverez en Hauts-Prés !

Assis en silence, Rodolphe sembla méditer un instant, puis se leva d'un coup et déclara :

– Cher maître Clément, nous avons partagé votre ordinaire et vous remercions pour tous vos bienfaits. Nous feriez-vous à présent l'amitié d'envoyer votre serviteur quérir Faucon, notre cheval ? Notre route s'annonce longue et nous devons partir sans plus tarder.

– Bien sûr, messire, répondit Clément. Je m'exécute sur-le-champ.

Et l'homme de marmonner dans sa barbe :

– Tu parles haut et fort, mon garçon, tout gonflé de tes « nous »... Mais tu as bien hâte de partir avant que Nicolas n'arrive pour te ramener, et pour tout dire, j'aimerais déjà voir sa main sur ton épaule – puis, à haute voix, il ajouta : Je dois à présent prendre congé de vous et rejoindre mes gens. L'un d'entre eux vous amènera votre cheval. Mais suivez mon bon conseil, monseigneur : mettez-vous au service de l'abbé de Sainte-Marie-de-Hautlieu, et tout ira bien.

Là-dessus, le marchand s'éclipsa, laissant sa dame s'affairer autour de la table, dans un tintamarre de vaisselle, de coupes

et de plats, tandis que Rodolphe arpentait la pièce, dans le cliquetis de son armure. La marraine interrompit soudain son remue-ménage, s'approcha de Rodolphe avec un regard plein de bonté et lui demanda :

– Mon filleul, à tout hasard, as-tu de l'argent ?

Il rougit à ces mots, le visage défait, mais sa réponse fut enjouée :

– Oui, marraine, j'ai des pièces d'argent et de cuivre. J'ai également trois couronnes d'or dans ma bourse et une petite poignée de piécettes d'argent. Néanmoins, pour être honnête, elles ne suffiraient pas à couvrir la distance d'ici aux Hauts-Prés, si je les plaçais bout à bout.

Elle sourit, lui tapota la joue et dit :

– Tu n'es pas très prudent, mon enfant, tout fils de roi que tu es. Mais une idée me traverse l'esprit : mon époux ne voulait sans doute pas que tu partes les mains vides, sinon il ne serait point sorti, nous laissant seuls tous les deux.

Se dirigeant vers une console dans un coin de la pièce, elle en ouvrit un tiroir dont elle sortit un petit sac qu'elle mit dans la main de Rodolphe.

– Voici un cadeau de la part de ta marraine. Accepte-le sans honte, d'autant que ton père aurait eu davantage à te donner s'il avait été mauvais homme et cruel seigneur. Tu as maintenant autant, voire plus, que n'importe lequel de tes frères.

Il prit la bourse, sourire aux lèvres, mais embarrassé. Le regardant avec tendresse, la marraine dit :

– Je ne sais guère, à présent, si je lancerai le vieux Nicolas sur tes talons lorsqu'il viendra te chercher, comme il ne manquera de le faire, ou si je souffrirai même de voir ce vieux limier flairer ta trace, qu'il suivra sans nul doute.

– Vous pourriez lui dire, suggéra Rodolphe, que je suis parti me mettre au service de l'abbé de Sainte-Marie-de-Hautlieu. Hé, qu'en dites-vous ?

La dame partit d'un éclat de rire :

– En feras-tu ainsi, seigneur? Suivras-tu le conseil de cet époux qui est le mien, et qui se croit aussi sage que Salomon? – Rodolphe sourit sans mot dire. Bon, je dirai ce qui me plaira le moment venu, conclut-elle. Voilà ta monture. Attends encore un instant, avant de reprendre ton chemin, tel le vent par ce jour d’été – sur ce, elle quitta la pièce et revint avec une musette qu’elle tendit à Rodolphe: Tu y trouveras un flacon pour te désaltérer dans les régions arides, et quelques vivres pour ton voyage. Adieu, mon filleul, fais bonne route! En me levant ce matin, je n’avais d’autre souci que la monotonie de notre ville et la médiocrité de ses habitants: je ne m’attendais en aucun cas à devoir me séparer d’une partie de ma vie et à te dire adieu, mon filleul, comme je le répète à nouveau.

Elle l’embrassa sur chaque joue et l’étreignit, après quoi l’on peut dire qu’elle le laissa s’envoler. Même si, comme nous le savons, Rodolphe aimait sa marraine et rendait grâce à sa générosité, il ne comprenait pas toujours l’intensité de l’amour qu’elle lui vouait, elle qui ne le voyait somme toute que peu souvent, entre les Hauts-Prés et Bourg-la-Leyne. Elle-même sans doute ne se l’expliquait qu’à peine, bien qu’elle fût sans enfant.

Lorsqu’il fut monté en selle, elle regarda un moment son filleul s’éloigner et lui faire signe de la main en tournant au coin de la place du marché. Un groupe de jouvenceaux et jouvencelles continua à le suivre du regard après qu’elle l’eut perdu de vue. Elle fit alors demi-tour et rentra chez elle. Là, elle posa sa tête sur la table et se mit à sangloter. Son mari, en silence, entra et vint près d’elle sans qu’elle n’y prêtât attention. Il sourit d’un air étrange, puis posa la main sur son épaule et dit, alors qu’elle levait son visage vers lui:

– Cela ne sert à rien, ma mie. Lorsque vous étiez jeune et d’une beauté sans pareille, il n’était qu’un bambin. Vous désiriez alors un enfant qui fût vôtre, mais il était trop tôt. Et

aujourd'hui qu'il est devenu si beau jeune homme, fils de roi de surcroît, et que vous êtes mariée à un gaillard attentionné qui ne manque pas de courage, vous avez désormais plus de deux fois vingt ans, et il est trop tard. Mais vous avez bien fait de donner l'argent à notre jeune seigneur. Tenez ! Voici de quoi combler le vide de votre coffre, et pour vous cette breloque, qui remplacera le chapelet que vous lui avez offert. Je vous prie de considérer cela comme ma participation au don que vous lui avez fait.

Se retournant vers Clément, elle prit le sac d'argent et le chapelet qu'il lui tendait.

– Dieu sait que vous n'êtes pas méchant homme, mon mari, soupira-t-elle. Mais plût au Ciel qu'Il m'eût accordé un fils tel que lui !

Elle pleurait encore un peu, et le marchand ajouta :

– Laissons cela, mon aimée, laissons cela ! Un an ou deux s'écouleront peut-être avant que vous ne le revoyiez. Peut-être même reviendra-t-il alors avec une femme qu'il chérira plus que nulle autre. Et qui sait, peut-être se considère-t-il un peu comme notre fils ? En attendant, vous fites bien, chère amie, alors réjouissez-vous.

Sur ce, il l'embrassa, s'en retourna à sa marchandise, et elle retrouva ses occupations domestiques, triste, certes, mais point malheureuse.

IV

Rodolphe au Pays des Collines



Rodolphe poursuivait son chemin le cœur content. Lorsque le pays des plaines prit fin, il vit s'élever face à lui les grandes collines. Une route blanche grimpait en lacets jusqu'au sommet. Au pied des collines, près d'un ruisseau, il y avait un petit hameau et, toutes proches, une belle église et une petite maison canoniale. Rodolphe dirigea Faucon vers l'église, espérant y trouver un autel à saint Nicolas, le saint patron qui veillait sur lui, pour que sa bénédiction l'accompagne durant son voyage. S'approchant du cimetière de l'église, il vit, attaché à la barrière, un grand cheval noir qui semblait attendre quelqu'un. Lorsqu'il mit pied à terre, un homme sortit de l'église en toute hâte et se précipita vers la barrière à grandes enjambées. C'était un homme de haute stature et portant cuirasse : une salade à visière d'acier étincelant ne laissait apparaître que son menton, et des plaques métalliques lui couvraient bras et jambes. Par-dessus son armure, il portait un surcot vert, sur lequel l'emblème d'un arbre sans feuilles était tissé au fil d'or. Une petite hache d'acier était attachée à son cou et une grande épée pendait à son côté. Rodolphe le regarda s'approcher, la main sur le loquet de la barrière. L'homme la fit valser violemment et passa sans s'arrêter, écartant Rodolphe de son chemin et manquant de le faire tomber. Il se rua vers son cheval et sauta en selle. Le jeune homme, retrouvant son équilibre, se lança

à sa poursuite, l'épée à moitié dégainée, mais le chevalier lui cria : « Rengaine donc cela ! Si tu dois chercher querelle à tous ceux qui, dans leur hâte, te bousculent, ta vie promet d'être courte ! »

L'homme prononça ces mots en se mettant en selle, puis il secoua ses rênes et partit au galop vers la route des collines. Lorsqu'il fut assez loin pour que Rodolphe ne distingue plus de son visage qu'une petite tache rougeâtre, il arrêta son cheval et, pivotant sur sa selle, leva sa visière. Semblant s'adresser à Rodolphe, il cria : « La première fois ! » Puis il laissa retomber sa visière, éperonna son cheval et repartit au galop.

Rodolphe regarda la silhouette devenir de plus en plus petite sur la longue route blanche. Il se demandait ce que tout cela pouvait bien signifier, si cet inconnu le connaissait, et comment. Mais il laissa là ces interrogations pour entrer dans l'église, où il retrouva saint Nicolas, son protecteur. Devant son autel, il dit un *pater noster*, l'implora de l'aider et lui fit une offrande. Puis il sortit, remonta en selle, et prit la direction des collines, menant Faucon au pas, car il faisait chaud.

Le chemin, raide et sinueux, surplombait un vallon. Au-dessus, la lande était si escarpée que Rodolphe, sur sa gauche, peinait à la voir dans toute son étendue. Mais une fois parvenu au sommet de la colline, il put l'embrasser entièrement du regard et vit d'en haut les étranges motifs qui apparaissaient là où l'herbe avait été arrachée et la pierre mise à nu. En effet, sur ce versant, étaient tracés les contours d'un arbre feuillu, de chaque côté duquel grimpaient une bête qui ressemblait à un ours. Ces signes étaient très anciens. Sculptés à même la lande, sur le flanc ouest au-dessus du vallon, on ne pouvait les apercevoir de Manse-l'Ubac – ainsi s'appelait le hameau au pied des collines. En revanche, on pouvait les voir distinctement depuis les environs de Bourg-la-Leyne, et Rodolphe les avait souvent observés, sans jamais s'en approcher d'aussi près. Ils avaient donné son nom à la colline : on

l'appelait donc la colline de l'Ours. Au sommet s'élevait un édifice en terre crue, bâti par les Anciens, que l'on appelait lui aussi le Château de l'Ours. Rodolphe y pénétra aisément à cheval, car cela faisait une éternité que les murs s'étaient effondrés en maints endroits.

Sans descendre de sa monture, il emprunta le chemin de ronde jusqu'au point culminant du rempart, puis, se retournant, contempla le pays qu'il venait de parcourir et qui s'étendait à ses pieds sur plusieurs lieues, baignant dans une lumière bleutée. Il tâcha de distinguer les Haults-Prés parmi les foisonnantes richesses de ces terres estivales, mais les Eaux de Haults-Prés demeuraient invisibles, et rien de ce qu'il voyait ne l'aida à repérer la Grande Demeure. Il lui sembla toutefois reconnaître le Bois de la Discorde et les monts profilés derrière. Il fit faire demi-tour à son cheval et se retrouva face aux collines, qui s'enchaînaient à perte de vue comme les vagues d'une mer tranquille, sans un seul arbre ni la moindre maison : rien d'autre qu'une longue route verte qui ondoyait devant lui, plus verte encore que le versant des collines elles-mêmes.

Il resta quelques minutes à contempler ce spectacle, le vent du sud-ouest sifflant à ses oreilles et jouant une étrange mélodie parmi les hautes herbes de la lande et les fleurs aux tiges rigides, avec le chant des abeilles pour contrepoint. Rodolphe sentit alors son cœur se gonfler dans sa poitrine : dégainant son épée, il la fit tourner dans les airs, la brandit en direction du sud et cria : « Bienvenue à toi, ô monde, béni sois-tu d'un bout à l'autre, de tes mers océanes aux sommets de tes montagnes ! »

L'acier étincela un instant à son poing, puis il rengaina la lame et, calmement, redescendit du rempart. Il franchit les antiques douves en passant le pont envahi par les herbes, rejoignit la route verte, construite par les Anciens des siècles auparavant, et, tout doucement, au petit trot, reprit son voyage vers le sud.

Le voyage de Rodolphe à travers les collines se poursuivit sans fait autrement remarquable. Au sommet d'une petite colline où étaient alignés sept monticules funéraires érigés par les Anciens, il rencontra un berger, allongé au milieu de ses moutons. Lorsqu'il entendit près de lui le bruit des sabots et vit étinceler l'acier, l'homme se leva d'un bond et saisit la courte lance qu'il gardait à ses côtés. Mais voyant que Rodolphe était seul, et l'entendant lui souhaiter le bonjour, il hocha la tête d'un air amical, sans toutefois le saluer de vive voix, car la solitude de ces collines l'avait rendu peu loquace.

À peine une lieue plus loin, Rodolphe croisa, sur la route qui gravissait la lande, un troupeau de moutons qui descendait en sens inverse, mené par trois hommes. Les bestiaux l'encerclèrent tant et si bien qu'il n'en vit presque plus le chemin. Les hommes s'approchèrent alors de lui. Chacun d'eux portait une arme : le premier tenait un marteau de guerre, le second, une longue lance, et le dernier, un fléau d'armes renforcé de fer et une dague pendue à sa ceinture. Lorsque les moutons se furent dispersés, ils saluèrent Rodolphe, campés au milieu du chemin. L'homme à la lance lui demanda de quel côté il se dirigeait.

– Je me rends à Hautlieu-le-Passage, répondit Rodolphe. Combien de lieues me reste-t-il à parcourir avant d'y arriver?

– Un peu moins d'une huitaine, messire, répondit l'un d'eux.

Il était à présent deux heures et l'après-midi était chaude. Comme leurs visages, quoiqu'un peu rudes, lui inspiraient confiance, Rodolphe mit pied à terre et, s'asseyant au bord du chemin, sortit la bouteille de bon vin de sa besace et demanda à ces hommes s'ils étaient pressés.

– Non, mon bon maître, répondit l'homme au marteau, tandis que tous les yeux se tournaient vers la bouteille. *Il* est passé par là il y a longtemps déjà et ne nous cherchera pas davantage querelle que nous n'aurons à nous soucier de lui.

– Eh bien alors, s'exclama Rodolphe, nous avons le temps de faire collation ! L'un d'entre vous aurait-il une coupe, que nous puissions boire les uns à la santé des autres ?

– Oui, répondit le gaillard à la dague, j'en ai une – il tira aussitôt de son sac une corne de bélier bordée d'argent, la leva et déclama, s'adressant à elle : Réjouis-toi, ma vieille corne, car dans ta gueule va être versé un peu du vin des seigneurs.

À ces mots, il la tendit vers Rodolphe, qui la remplit en riant et se servit également lui-même, dans une petite coupe d'argent qu'il avait sur lui :

– À votre santé, bergers ! s'exclama-t-il. Qu'abonde la laine et disparaissent les cris !

Après quoi il but.

– Pour ma part, poursuivit l'homme à la corne, voici comment je bois à la vôtre : qu'abondent les cris et disparaisse la laine !

– Eh bien, eh bien, que veux-tu dire par là, Gauthier-le-Gras ? s'enquit l'homme à la lance, attrapant la corne à son tour. Quel piètre vœu à souhaiter à un noble chevalier qui boit en notre compagnie !

– Allons, mon voisin, allons donc ! répondit Gauthier. Ton esprit n'est point des plus vifs. La guerre et la bataille, voici la laine que tond un chevalier : c'est-à-dire, les blessures et la mort. Mais les cris, ce sont les discours, hâbleries et chansons de ménestrels qui les précèdent. Quel est alors le meilleur vœu à lui souhaiter ? Les blessures et la mort, ou le bruit et l'agitation qui leur font prélude sans que quiconque en soit meurtri ?

Rodolphe rit de bon cœur à ces propos, réjouit d'être en leur compagnie, quand le lancier, un vieil homme, lui tint ce langage :

– Messire ! Que Gauthier et ses galéjades ne vous fassent point vous méprendre sur nous autres, bergers des collines, et accroire que nous ne sommes bons qu'à courir les banquets et les fêtes à boire, ni que notre bravoure se mesure à l'aune

de notre ivresse. Un jour viendra, peut-être, où vous verrez par vous-même qu'il en va autrement ; puissions-nous, en ce jour, avoir pour capitaine un homme tel que vous. Mais pour lors, beau seigneur, je bois aux lauriers de votre bravoure, ainsi qu'à votre bonne fortune ! Nous vous remercions pour le vin, et plus encore pour votre joyeuse camaraderie.

Rodolphe emplit alors la corne de bélier jusqu'à ce qu'il ne reste presque plus du délicieux nectar de dame Catherine.

– Mes bons amis, dit-il enfin, je dois me remettre en selle. Mais avant que de nous quitter, expliquez-moi, je vous prie, ce que vous aviez à l'esprit en disant qu'*il* était passé par là. De qui parliez-vous au juste ?

Les mines réjouies des trois hommes s'évanouirent d'un coup. Ils échangèrent de longs regards, et le vieux lancier prit finalement la parole :

– Beau sire, voilà des choses dont nous ne parlons qu'à contrecœur. Nous sommes de pauvres hommes, sans maître pour nous tondre comme moutons, ni seigneur pour nous venir en aide. Sans éducation ni instruction, notre vie en ces contrées sauvages nous donne rarement l'occasion de franchir les portes de l'église. Cependant, nous avons bu avec vous, qui semblez homme de haut rang, et vous vous êtes montré généreux envers nous : aussi, apprenez que nous avons vu un cavalier prendre la direction du sud sur la route Verte, et qu'il portait un surcot aussi vert que la route elle-même, avec l'emblème de l'arbre sans feuilles sur sa poitrine. Nous étions si proches de lui lorsqu'il passa au galop, que nous l'entendîmes crier, aussi distinctement que le sifflement du vanneau : « L'estoc et la taille ! L'estoc et la taille ! L'eau rouge entre les collines ! » À ma connaissance, cet homme n'a été aperçu, de mon vivant, que trois fois auparavant ; et chacune de ses apparitions fut suivie de jours mauvais et de morts. De plus, c'est aujourd'hui veille de la Saint-Jean, ce qui ne fait qu'empirer le présage. Qu'en pensez-vous, seigneur ?

Rodolphe resta coi, car il se remémorait l'homme grand et fort qu'il avait croisé devant la barrière du cimetière, et cette histoire lui semblait merveilleuse.

– Je ne sais de quoi il retourne, dit-il enfin, et ne puis vous être d'aucune aide. Aujourd'hui je n'ai que peu de poids, mais il se peut qu'un jour je devienne puissant. Tout ce que je puis pour vous, c'est faire donner, demain, une messe en votre honneur à l'église de Sainte-Marie. Plus tard, si ma volonté s'accomplit et si je deviens seigneur de ces terres, je veillerai à agir en bon souverain pour les bergers des collines, afin qu'ils vivent bien et meurent sereins. Que la mère de Dieu me porte soutien!

Le vieux berger dit :

– Vous venez de donner votre parole, et c'est une belle parole, fort bien donnée. Et si vous y joignez le geste, ce n'est pas par des mots, mais par des actes, que nous vous témoignerons notre reconnaissance. C'est pourquoi, si un jour, revenu en ces lieux et vous trouvant en difficulté, une troupe d'hommes peut vous porter secours, allumez donc un grand feu à chaque angle du rempart le plus élevé du Château de l'Ours et rappelez-vous ce cri de ralliement : « Pare le coup de hache d'un coup de patte, ô père Ours. » Vous verrez alors quelle bonne fortune sera vôtre. Adieu, que les saints vous gardent!

Rodolphe les salua, leur souhaita bonne vie, puis monta en selle et reprit son chemin sur la route Verte. Tandis qu'il s'éloignait, les bergers brandirent haut leurs armes en signe de bienveillance.

L'arrivée à Hautlieu-le-Passage

ans guère plus d'incidents, Rodolphe atteignit les confins des collines. Hautlieu s'étendait à ses pieds, dominé par un château blanc perché sur une butte que léchait une rivière serpentant à travers les belles prairies vertes dont Clément avait parlé. Trois clochers s'élevaient au-dessus des toits anthracite et, surplombant la ville, se dressait l'abbatiale, haute et majestueuse, dont les girouettes dorées et les ailes des anges, là-haut sur les murailles, étincelaient à la lueur du couchant.

Rodolphe dévala le flanc de la colline à vive allure, car le soleil allait bientôt achever sa course et il ignorait à quelle heure les portes de la ville seraient closes. Il mit près d'une heure à les atteindre, car la route était raide et sinueuse, et les trouva ouvertes, pour un long moment encore, car une foule s'y engouffrait – la même foule qui l'avait ralenti à son arrivée dans la plaine. Les portes étaient belles et massives, mais nul homme d'armes n'y montait la garde ce soir-là. À cheval, Rodolphe remonta la rue sans que quiconque le questionne, au milieu d'un flot de gens parés de leurs plus beaux et joyeux atours. Il se souvint alors que c'était la veille de la Saint-Jean et qu'une fête se préparait.

La foule devint si dense qu'il en fut immobilisé. Là, un clerc qui se trouvait près de lui, écrasé contre son cheval, se retourna et lui souhaita le bonsoir.

– Je vois à vos armes et à votre attirail que vous êtes étranger à ce bourg, messire chevalier, dit-il.

– C'est exact, répondit Rodolphe.

– D'où venez-vous ? s'enquit le moine. Avez-vous quelque ami ou parent en ville ?

– Non, répondit Rodolphe, je cherche une bonne auberge où passer la nuit.

Le moine hocha la tête :

– Voyez-vous tous ces gens ? Ils viennent fêter la fin de la fenaison et le solstice d'été. Vous aurez toutes les peines du monde à vous loger, si ce n'est chez nous. Or ça ! Venez-y donc tout droit ! Vous y trouverez excellent asile et rencontrerez notre prieur, qui aime les jeunes et fringants chevaliers tels que vous. Voilà la foule qui commence à se disperser ; je vais mener votre monture par la bride et vous y conduire par le chemin le plus court.

Rodolphe ne s'y opposa point. Ils se frayèrent un chemin à travers la foule et arrivèrent sur la place du marché, vaste, bien entretenue et entièrement pavée. De hautes et belles maisons la bordaient sur trois côtés, et sur le quatrième se dressait une grande église, en comparaison de laquelle les autres maisons semblaient petites. La majeure partie de cette église était de construction récente, car le seigneur abbé, bien que n'étant pas lui-même l'instigateur des premiers travaux, avait repris l'œuvre de son prédécesseur, en la poussant le plus loin possible, car il était très riche et avait le cœur sur la main. Elle scintillait comme de l'or sombre dans le soleil du soir ; les images peintes et leurs dorures y brillaient comme des bijoux.

– Oui, n'est-ce pas ? fit le moine, remarquant l'émerveillement de Rodolphe. C'est une superbe demeure : heureux seront ceux qui en feront leur maison.

À ces mots, il dévia sa trajectoire et traversa la grande place, menant toujours Rodolphe par la bride. La place était bondée,

mais assez vaste pour que les gens ne s’y pressassent point trop les uns contre les autres. Il y avait, en son milieu, un gros tas de bûches, décoré de fleurs, près duquel on avait dressé une scène dont l’un des côtés était aveuglé de rideaux d’une belle et riche étoffe. Lorsque Rodolphe voulut en connaître la raison d’être, le moine lui répondit que le bois allait servir à alimenter le feu de joie célébrant le solstice d’été, et que la scène était prévue pour le spectacle qui allait s’y dérouler. Le frère lui fit alors emprunter une ruelle qui se trouvait au sud de la grande Porte du Ponant, puis le mena le long d’une façade latérale de l’abbatiale, au bout de laquelle ils atteignirent la porte de l’abbaye. Rodolphe y fut bien accueilli et reçut tout ce qu’était en droit d’attendre un homme de son rang. On le conduisit à la salle des invités, une magnifique pièce, pleine pour l’occasion d’hommes de toutes conditions. On l’accompagna sur l’estrade d’honneur, et on le plaça à deux sièges du vice-prieur, près d’un honorable seigneur, vassal de Sainte-Marie. Puis on servit aux convives un abondant et succulent souper : les viandes et boissons étaient des meilleures, les récipients et les coupes, des plus beaux. Les murs étaient tendus de somptueuses tapisseries représentant le pèlerinage de l’âme humaine.

Les hommes avec qui Rodolphe conversa – et ils furent nombreux – se montrèrent excessivement courtois à son égard. Bon nombre des discussions autour de lui concernaient la florissante richesse des terres de l’abbaye de Sainte-Marie-de-Hautlieu, ou encore l’abbé lui-même, dont la puissance était telle qu’il pouvait faire ce que bon lui semblait, mais dont la volonté était d’aider, de donner et de se montrer généreux envers tous ses semblables. On parlait aussi des troubles et des guerres qui minaient les autres contrées, et l’on vantait la paix qui régnait à Hautlieu-le-Passage.

Rodolphe écoutait tout cela en souriant, se disant que tout autre homme que lui trouverait là l’aboutissement de

son voyage. Mais pour lui, cette paix et ce bien-être n'étaient pas suffisants. Car même si cette terre était plus riche que les Hauts-Prés, ce n'était pas pour trouver davantage de paix et de calme – auxquels il était bien habitué – qu'il était parti, mais pour voir quels nouveaux exploits sa jeunesse, sa force, ses grands espoirs et sa bonne fortune étaient à même d'accomplir.

Lorsque le souper prit fin et qu'on apporta le vin et les épices, la salle commença à se vider, et le frère qui avait mené Rodolphe jusqu'ici s'approcha de lui.

– Beau seigneur, dit le moine, il ne vous serait point désagréable d'aller, à l'instar de certains de nos hôtes, assister aux célébrations de cette veille de solstice, qui se dérouleront sur la grande place en l'honneur de saint Jean, car elles sont fort réputées. Voyez vous-même, mon fils !

Du doigt, il montra les fenêtres et, ô merveille, voici qu'elles s'illuminèrent de l'éclat jaune d'un feu qui brûlait au-dehors, comme si le crépuscule de cette nuit d'été avait donné le jour à une aube enflammée, dont la lumière à travers les fenêtres éclipsait la lueur des bougies de la salle. Rodolphe s'élança en direction des fenêtres, la main droite prête à dégainer l'épée qu'il avait en fait laissée au chambellan en arrivant. Le moine éclata de rire :

– N'ayez crainte, seigneur, nous n'avons aucun ennemi à Hautlieu ! Venez, à présent, ou vous manquerez le début du spectacle.

Il mena Rodolphe jusqu'à la place où les frères et leurs hôtes disposaient d'un espace réservé pour suivre les représentations. La place était bondée, au point que les rues alentour, fourmillantes auparavant, semblaient maintenant désertes.

Des rangées de soldats en armures brillantes contenaient la foule, comme des moutons dans un enclos, mais sans brutalité aucune ; au contraire, ils restaient humbles et courtois. De nombreuses torches et craissets brûlaient en continu dans

l'air tranquille, changeant effectivement la nuit en jour. Il y avait déjà, sur l'estrade, des silhouettes vives et chatoyantes, et Rodolphe n'eut pas le temps de demander leurs noms, ni de qui il s'agissait.

Soudain, les plus hautes cloches de l'abbatiale se mirent à sonner à toute volée et, très vite, le tintamarre s'ordonna, se muant en une belle harmonie d'accords. Au son du carillon, ô surprise, les êtres aux habits chamarrés quittèrent l'estrade, derrière laquelle une toile représentant un paysage de montagnes rocailleuses et de grottes fut tirée. Puis, y apparut un homme en costume de roi, tenant par la main une belle damoiselle. Ils étaient accompagnés d'une dame richement vêtue et coiffée d'une couronne. Le couple embrassa la damoiselle, se lamenta sur son sort et s'en fut. La jeune fille, laissée seule, s'assit sur un rocher, se couvrit le visage et se mit à pleurer. Rodolphe se demandait ce que tout cela pouvait bien signifier et ce qui affligeait ainsi la damoiselle, quand un dragon à tête immense, tout recouvert d'écailles qui luisaient à la lumière des torches, sortit en rampant d'une anfractuosité de la roche. Rodolphe se leva alors d'un bond, craignant que le dragon ne dévore la jeune fille, mais le moine assis à ses côtés le tira par un pan de sa tunique et rit : « Restez tranquille, seigneur ! Nous avons également prévu le champion. »

Décontenancé, Rodolphe se rassit et regarda la suite, le cœur battant la chamade. La jeune fille, hagarde, se tenait face au dragon, qui ouvrait sur elle une gueule béante, lorsqu'un preux chevalier couvert d'argent et arborant une croix rouge surgit d'une cavité de la roche, l'épée à la main. Il se rua sur le dragon pour le terrasser et le monstre l'assaillit à son tour. Tandis qu'ils se livraient bataille, la damoiselle, toute proche, se tenait agenouillée, les mains jointes.

Rodolphe comprit alors qu'il s'agissait d'une pièce représentant le combat de saint Georges contre le dragon. Il resta donc assis en silence, jusqu'à ce que le héros, ayant décapité

le dragon, rejoigne la jeune fille, l'embrasse, l'enlace, et lui montre l'effroyable tête. De nombreuses personnes montèrent alors sur scène : le roi et la reine, qui étaient les parents de la jeune captive, ainsi qu'un évêque somptueusement vêtu et des chevaliers. Tous entourèrent saint Georges et la jeune fille délivrée, pour qui des ménestrels se mirent à jouer de la harpe et de la vielle, tandis que d'autres entonnaient un doux chant en leur honneur.

Lorsque la pièce prit fin, le moine dit :

– Cette pièce vous a été présentée par les soldats de notre seigneur abbé, qui nourrissent une grande dévotion à l'égard de saint Georges, leur ami et saint protecteur. Mais d'autres pièces vont venir : celle des scribes et des enlumineurs, qui parlera d'hommes sauvages et de leurs festins sylvestres à l'âge d'or, suivie de celle des tailleurs et tisserands, habiles et nombreux en cette bonne ville, qui retracera l'histoire de sainte Agnès. Mais vous avez parcouru un long chemin aujourd'hui et, malgré votre jeunesse, vous ne serez peut-être pas à même de résister à la fatigue. Sans doute serait-il judicieux de vous éloigner de cette foule sans plus tarder. Qui plus est, je pense que vous verrez mieux le spectacle du toit de l'abbatiale, voire même du clocher. Qu'en dites-vous ?

Rodolphe aurait vraiment préféré rester assis là et regarder jusqu'au bout toutes les représentations, car elles lui semblaient fort belles et propres à ravir l'âme. Toutefois, il n'osa contredire le moine, qui le prit par la main et le mena à travers la foule jusqu'à la façade ouest de l'abbatiale, au nord de laquelle s'ouvrait une petite porte dans un renforcement du mur. Ils grimpèrent longtemps un escalier, qui déboucha sur une galerie extérieure surplombant la Porte du Ponant. Rodolphe se dit qu'il aurait pu voir très loin s'il avait fait jour, car de là-haut on dominait le toit des maisons les plus élevées.

Ils restèrent là, à regarder la place envahie par la foule. Les cloches, qui n'avaient cessé de carillonner tandis qu'ils

grimpaient l'escalier, se turent un instant. Une clameur s'éleva de la foule en contrebas. Ils virent alors des hommes munis de torches s'approcher du tas de bois, qui s'embrasa soudain en un grand tourbillon de flammes. Les spectateurs poussèrent de grands cris, et les cloches reprirent de plus belle au-dessus de leurs têtes.

Montrant du doigt l'horizon, le frère s'écria :

– Voyez donc, beau sire, de quelle façon les feux se répondent tout au long de la corniche du Pays des Collines, et jusques en bas, dans les hameaux près de la rivière !

Rodolphe vit en effet les feux s'allumer l'un après l'autre, vers l'ouest. Le moine poursuivit :

– Et si nous allions au-dessus du maître-autel et regardions vers l'est, vous en verriez tant et tant d'autres encore ! Ce sont les vassaux et les vilains de monseigneur l'abbé qui ont amoncelé ces bûchers et les allument à présent, et s'il ne s'agit ce soir que de feux de la Saint-Jean, ne doutez point que s'il y avait la guerre en ce pays, chacun de ces bûchers représenterait au moins une dizaine d'hommes robustes, d'archers et de soldats, tous prêts à servir leur seigneur coûte que coûte. Et cela, les tyrans qui nous environnent, ceux qui détestent la sainte Église et oppriment les pauvres, le savent parfaitement bien : c'est pourquoi nous vivons en paix en ces contrées.

Rodolphe entendait les propos du moine, mais il resta muet, car l'éclat des flammes, les hurlements de la foule et les cloches carillonnant juste au-dessus de sa tête semaient la confusion dans son esprit, et les mots lui manquaient. S'écartant de la balustrade, le moine se retourna et le regarda droit dans les yeux :

– Vous êtes un beau jeune homme, fort et bien né, lui dit-il. Et il me semble percevoir dans vos yeux l'éclat d'une bonne étoile : je vous garantis qu'en vous mettant au service de monseigneur, vous ne le regretteriez jamais. Ah çà, oui !

Pourquoi ne pas vous y engager et devenir le capitaine de ses capitaines, fonction digne d'un roi?

Rodolphe le regarda sans rien dire, ne parvenant à rassembler suffisamment ses pensées pour y trouver une réponse. Le frère ajouta :

– Réfléchissez-y, je vous prie, beau et jeune sire! Et soyez certain que nulle part ailleurs vous ne trouverez meilleure façon de gagner votre vie, quand bien même vous seriez fils de roi. Sachez aussi que nul n'ose causer de déplaisir aux enfants de monseigneur l'abbé, et qu'il n'est de suzerain aussi bon que la sainte Église.

– Certes, répondit Rodolphe, vous dites vrai sans l'ombre d'un doute. Néanmoins, je ne crois pas être venu ici pour trouver un maître.

– Certes non, rétorqua le frère, mais acceptez au moins de rencontrer le seigneur abbé, dès demain si vous le souhaitez.

– J'accepterai volontiers sa bénédiction, acquiesça Rodolphe.

– Vous n'en recevrez pas moins de sa part, répondit le frère. Mais là, regardez donc en bas! Il me semble que c'est monseigneur lui-même qui approche à l'instant.

Rodolphe se pencha et vit la foule se fendre de part et d'autre, laissant apparaître, en son milieu, un chemin protégé par les soldats, auxquels se mêlaient les porteurs de croix et les moines. De tonitruantes trompettes couvrirent le vacarme de l'assistance.

– Si c'est bien le seigneur abbé que voilà, dit Rodolphe, je serais ravi de recevoir sa bénédiction dès ce soir, avant de dormir. Descendons sur-le-champ, afin que je m'agenouille devant lui avec les autres gens.

– Comment! s'exclama le moine. Vous, mon seigneur? Vous agenouiller parmi ces bourgeois et vavasseurs, quand vous pourriez voir l'abbé dans ses appartements et seul à seul?

– Mon père, rétorqua Rodolphe, je ne suis pas le grand

personnage que vous croyez. De plus, je dois m'en aller demain dès les premières heures, car je sens bien que tout cela est par trop écrasant pour un homme tel que moi.

– Alors soit, dit le moine. Mais vous pourrez toujours revenir un jour. Je n'insisterai pas davantage pour l'instant.

Ils redescendirent au milieu de la foule, que le brasier éclairait toujours de mille feux, illuminant la nuit d'été comme en plein jour. Le frère leur fraya un passage jusqu'à la première rangée. Moins d'une minute plus tard, les moines se mirent à chanter et l'abbé apparut, sortant de la ruelle qui menait à la porte de l'abbaye. Tous s'agenouillèrent, dans l'attente de son passage. Rodolphe crut sentir qu'on le tirait par la manche, ce qui n'était guère surprenant dans une foule pareille. Il se retourna tout de même sur sa gauche, d'où provenait la sensation, et y vit, agenouillé près de lui, un grand chevalier, coiffé d'une salade qui ne laissait paraître que le bout de son menton. Celui-ci lui rappela l'homme à l'arbre sans feuilles, et Rodolphe tâcha de distinguer quel blason l'homme arborait sur son surcot : mais il ne portait qu'un ample froc de lin blanc par-dessus son haubert. Il entendit toutefois une voix dire à son oreille : « La seconde fois ! », ce qui lui fit présumer qu'il s'agissait bel et bien du même homme. Il ne pouvait en aucun cas se saisir de lui, ni même lui adresser la parole, car l'abbé s'avavançait à présent, tout d'or vêtu, allant à pied sous un dais de baldaquin, coiffé de la précieuse mitre et arborant la crosse, comme un patriarche, car c'était un seigneur extrêmement puissant.

Rodolphe l'observa attentivement tandis qu'il passait et bénissait la foule de sa main levée. C'était un homme grand et élancé, le visage fin et rasé de près, encore jeune, semblant à peine avoir vécu cinquante hivers. Rodolphe croisa son regard et l'homme lui sourit avec une telle bonté que, l'espace d'un instant, Rodolphe se dit qu'il allait rester encore un peu en la demeure de Sainte-Marie, « car, pensa-t-il, si mon père ou

Nicolas apprennent que je vis ici, ils seront obligés de m'y laisser tranquille».

L'abbé alla rejoindre sa place et s'assit sous une fastueuse tenture. Les gens se relevèrent. Mais lorsque Rodolphe chercha du regard l'homme à la salade, il avait disparu. Une fois l'abbé assis, l'assemblée forma un cercle autour du feu, à l'intérieur duquel pénétrèrent douze jeunes hommes, uniquement vêtus de peaux de chèvre, la taille ceinte de guirlandes de feuilles et de fleurs. Ils portaient une roue faite de paille et de chanvre, enduite de brai et de soufre, à laquelle ils mirent le feu, et qu'ils poussèrent douze fois, enflammée, autour du brasier. Vinrent à eux douze damoiselles, portant même accoutrement qu'eux, et les deux groupes s'approchèrent du foyer, dont les flammes avaient maintenant diminué. Ils se prirent par la main et dansèrent une ronde autour du feu, au son de la rude et joyeuse mélodie que jouaient les vielles. Puis ils se séparèrent et, formant des couples, garçons et filles sautèrent au-dessus du feu, dans un sens puis dans l'autre. Quand ils eurent tous sauté, des hommes apparurent avec des seaux d'eau et les vidèrent sur les danseurs, jusqu'à ce que, trempés, ils ruissellent. Enfin, la foule les rejoignit et piétina les braises, les dispersant aux quatre coins de la place.

Pendant ce temps, des hommes circulaient parmi le public avec des pichets de vin, de bière et d'autres boissons délicieuses, dont chacun pouvait boire à volonté, dans une ambiance de liesse et de réjouissances.

Mais Rodolphe commençait à se sentir excessivement las.

– Père, demanda-t-il, pouvez-vous me conduire hors de cette foule et m'indiquer quelque gîte où je puisse dormir en paix? Je vous en saurais infiniment gré.

Tandis qu'il parlait, une grande corne retentit au-dessus de la place et l'abbé se leva, offrant une nouvelle fois sa bénédiction à la foule. Le moine répondit :

– Venez donc, beau gentilhomme campagnard, votre désir de sommeil sera comblé.

Il rit en prononçant ces mots, tira Rodolphe hors de la foule et l'emmena à l'abbaye jusqu'à une jolie petite chambre, sur le mur de laquelle étaient représentés saint Christophe et saint Julien, saints protecteurs des voyageurs. Puis il apporta à Rodolphe du vin et des épices, lui souhaita la bonne nuit et s'en fut.

En se dévêtant, Rodolphe se dit : « Quelle longue journée, en vérité ! Si longue, que je n'aurais jamais cru qu'un seul jour suffirait à contenir tout ce qui m'est arrivé. J'ai vu tant de choses étranges, qu'elles peupleront certainement mes rêves. Il me semble d'ailleurs les voir à présent, alors même que je suis éveillé. »

Il s'allongea sur sa couche et s'endormit, rêvant qu'il pêchait à la ligne dans les profondeurs des Eaux de Hauts-Prés, et qu'il attrapait de nombreux poissons. Mais au bout d'un moment, il finissait par ne plus attraper que du papier doré fourré de laine. Et à la fin, l'eau elle-même avait disparu et c'était sur une route sèche qu'il jetait sa ligne. C'est alors qu'il s'éveilla et vit que le jour se levait. Il entendit l'horloge de l'abbatiale sonner trois coups et la grive chanter son premier chant dans le jardin du prieur. Alors il se retourna et se rendormit d'un sommeil sans rêve, avant de se réveiller dans le clair soleil du matin.

Rodolphe quitte l'abbaye de Sainte-Marie-de-Hautlieu



C'est le moine qui lui avait servi de guide la veille qui le réveilla, debout à son chevet, un grand bol de lait à la main. Rodolphe se redressa et se frotta les yeux, tout engourdi de paresse juvénile, ce qui fit rire le moine :

– Fort bien, messire, fort bien ! J'aime à voir un jeune homme aussi ensommeillé le matin, c'est signe qu'il grandit bien. Et je vois que vous mettez du cœur à grandir, en vue du moment où vous nous reviendrez pour mener les troupes de monseigneur l'abbé à la bataille.

– Où sont les feux de joie ? demanda Rodolphe, encore assoupi.

– Où ils sont ! s'exclama le frère. Où ils sont ! Cela fait longtemps qu'ils ne sont plus que froids charbons, comme les désirs et espoirs de l'homme qui n'a pas encore reposé sa tête sur le sein de sa mère, la sainte Église. Allons, messire ! Levez-vous et buvez le vin du matin que le moine vous apporte. Et puisqu'il vous faut partir, ne perdez point de temps et chevauchez à vive allure, car votre course vous mènera bien vite au Bois du Péril et il serait bon que vous atteigniez le Bourges-Quatre-Bosquets avant la tombée de la nuit. Car mon fils, de malfaisantes créatures peuplent ce bois ; la croix du Christ fut érigée pour certaines d'entre elles, mais elles ont oublié l'enfer et n'espèrent point le paradis. Leur devise peut se résumer ainsi : « Ta perte sera mon gain. » Mais il existe, en

ce bois, des êtres pires encore – que Dieu nous garde ! Pour combattre ceux-là, je possède un bon haubert ainsi qu'un gorgerin, que je vous donnerai, mon fils, en gage de mon désir de vous voir revenir en la belle demeure de Marie notre mère.

Rodolphe avait pris le bol et buvait. Levant les yeux, il vit le moine tirer de sa robe un chapelet ressemblant comme deux gouttes d'eau au présent de dame Catherine, avec cette différence que la petite boîte à l'extrémité de celui-ci était en forme de croix. Rodolphe vida son bol d'un trait, sauta hors des draps et s'assit sur le lit, entièrement nu à l'exception du cadeau de dame Catherine noué autour de son cou. Il tendit la main, saisit le chapelet du moine, rougissant comme à son habitude quand il s'agissait de trouver les mots justes.

– Je vous remercie, mon père, dit-il. Je ne sais pourtant, et Dieu m'est témoin, si ces grains s'accorderont bien avec le collier que je porte à présent et qu'une amie chère m'a offert.

Le moine prit un air solennel et répondit :

– Vous dites la vérité, mon fils, il ne fait pas de doute que mon chapelet, béni par le saint roi Richard lui-même en son temps, ne saurait frayer avec le cadeau de l'une de vos amourettes – remarquant que Rodolphe rougissait de plus belle et fronçait les sourcils, il se reprit : Et même si ce collier n'était ni plus ni moins que le présent d'une personne bienveillante à votre égard, il ne s'agirait toujours là que d'un objet matériel. Aussi, puisque votre voyage promet d'être périlleux, vous feriez mieux de l'ôter et de me le confier jusqu'à votre retour.

Ce disant, il jetait des regards inquiets, ou plutôt avides, vers le jeune homme. Rodolphe resta muet, car, en son cœur, il était déterminé à ne pas marchander le présent de sa marraine contre celui du premier tonsuré venu. Mais ses mots encore juvéniles ne savaient s'opposer aux paroles pleines de sagesse du père. Alors il se leva, saisit sa chemise et, l'enfi-

lant, se mit à fredonner une chanson de veillée qu'il avait apprise à la Grande Demeure, et dont les paroles étaient à peu près celles-ci :

*Es-tu homme ou jouvencelle, qu'en hautes herbes perçois ?
J'y devine chemise courte, mais nulle barbe ne vois,
La lune va se lever, zéphyr souffle autour de toi,
T'en viens-tu trouver ta belle ou me cherches-tu moi ?*

*Aux rais de la lune, la robe s'est allongée,
Après des noisetiers, Jeanne rejoint l'aimé :
Ta paume est rude, jouvencelle, mais ta main douce à baiser
Et la poigne de Gauthier n'est qu'un lointain danger.*

*À la lueur des bougies, tes pieds sont bien jolis,
Mais bruns dessus la terre et comme les faucheurs
Qui marchent nu-pieds entre trèfles et fleurs,
Quand le coucou se tait et le printemps s'enfuit.*

*Oh, mes paumes sont dures ! À travers les champs
Pour l'amour de toi, ma serpe va sifflant ;
Au soleil de midi, les mouches j'ai chassé
Pour que, sous le tilleul, ne viennent t'éveiller.*

*Et bruns mes pieds aussi, car le soleil brûle
Là-haut sur la colline où paissent les brebis,
Mais ici au vallon, où jamais vent hulule,
Couchée sur mes genoux, je chante ta rêverie.*

*Belle amie de la terre, oh viens un brin plus près,
Douce du baiser solaire, ainsi les prés de mai,
À travers les déserts, les aigues et le feu,
Je te suivrai, ma mie, jusques au bout des cieux.*

Le moine l'écoutait, sourcils froncés, comme désapprouvant ce qu'il entendait, sans juger indispensable de le manifester outre mesure. Il quitta la chambre, laissant le chapelet sur le rebord de la fenêtre. Rodolphe s'habilla en toute hâte puis, allant à la fenêtre, il saisit le chapelet, l'observa avec curiosité sous toutes ses coutures, et le laissa là. À son tour, il sortit. Dans l'avant-cour de la bâtisse, un écuyer l'attendait avec ses armes et son cheval, et l'aida à revêtir son armure.

Il mettait le pied à l'étrier quand le moine réapparut. Celui-ci avait retrouvé sa mine réjouie et tenait le chapelet dans sa main gauche. Il ne chercha pas à l'offrir de nouveau à Rodolphe, mais hocha gentiment la tête et dit :

– Messire, je constate que vous tenez à suivre les usages de ce bas monde ; sans doute vous en repentirez-vous par la suite.

Rodolphe trouva à lui répondre :

– Allez-vous m'apprendre, mon père, qui a décidé des usages du monde ? – le moine rougit sans mot dire, et Rodolphe d'ajouter : L'artisan de ce monde se serait-il, en vérité, maladroitement acquitté de sa tâche ?

Le moine se renfrogna, mais s'efforça de paraître enjoué :

– Messire, voilà des sujets qui nous dépassent, vous et moi. Mais je vous le dis, et vous le savez : il y a en cette abbaye des hommes qui ont éprouvé le monde et l'ont trouvé imparfait.

Rodolphe sourit et bégaya :

– Père, peut-être est-ce le monde qui les a éprouvés, et les a trouvés imparfaits ? – puis, rougissant, il ajouta : Mais êtes-vous vraiment tous ainsi, en cette abbaye ? Qui a donc bâti aussi belle seigneurie ? Qui gouverne aussi bien une population si nombreuse ? Serait-il possible, alors, que des usages du monde vous ignoriez tout ?

– Beau sire, répondit gravement le moine, ceux qui travaillent pour nous servent notre Seigneur.

– Certes oui, rétorqua Rodolphe. Mais le Seigneur apprécie-t-il d’être servi par le lâche dont même le diable ne veut pas ?

Le moine fronça les sourcils, non sans esquisser un léger sourire :

– Sire, vous êtes peut-être jeune, mais votre intelligence est celle d’un homme plus vieux que moi. Il est en revanche, en cette abbaye, des frères qui sauraient parfaitement vous répondre, car ils connaissent les ouvrages des sages païens et des docteurs de la sainte Église, et, aujourd’hui encore, ils écrivent des livres que les scribes copient – sa voix s’adoucit : Cher seigneur, poursuivit-il, nous serions ravis de vous compter parmi nous, mais puisqu’il vous faut partir, que ma bénédiction vous accompagne. Elle n’en sera que doublée lorsque vous nous reviendrez.

Rodolphe se souvint alors de sa promesse aux bergers et tira de sa bourse une couronne d’or :

– Père, dites une messe, je vous prie, pour les bergers des collines ; voici pour la collecte.

Le moine loua cette requête et apprécia le présent. Il embrassa Rodolphe, qui monta en selle. Le frère hospitalier lui apporta son sac, rempli de bonne viande et de vin pour la route. Puis Rodolphe secoua ses rênes et franchit la porte de l’abbaye, souriant aux soldats et frères laïques qui se trouvaient là.

Il soupira d’aise en retrouvant la rue, où il put regarder à loisir les boutiques des commerçants et les échoppes des petits artisans : gantiers, cordonniers, ferblantiers, chaudronniers, cornetiers, et tant d’autres encore. Les gens qu’il croisait en avançant vers la Porte du Sud faisaient plaisir à voir, tant ils lui semblaient joyeux et respirant la santé. Il aimait également voir passer les jouvencelles, qui étaient belles et joliment apprêtées. Elles étaient d’ailleurs de plus en plus nombreuses, à mesure qu’il approchait de la porte où les

rues divergeaient, car les paysans arrivaient de la campagne, apportant victuailles et autres denrées à la ville et l'abbaye. En regardant certaines de ces jeunes filles, Rodolphe se disait que, vraiment, la chanson de son pays avait du bon.

La damoiselle de Fort-l'Abbé

orsqu'il franchit la grande porte, hommes et femmes le regardèrent passer, car il avait belle allure, mais sans faire plus de cas de sa présence.

À l'extérieur de la ville s'étendait un faubourg prospère, dont les maisons, belles et nombreuses, étaient entourées de jardins et de vergers. Les laissant derrière lui, il chevaucha par de verdoyantes prairies, le long d'une rivière qu'il traversa à trois reprises, une fois par un solide pont de pierre, et deux fois à gué, car la route était en ligne droite et la rivière méandreuse.

La route le mena bientôt hors de ces prairies, dans un pays de petites collines et de vallées. Les coteaux étaient couverts de vignes et de vergers et les vallées n'étaient que champs de céréales. Du fond de ces vallées, Rodolphe n'apercevait déjà plus Hautlieu.

Il galopa longtemps à travers vignes et labours, ne se rappelant pas avoir jamais vu terre plus riche. En chemin, il croisa des fermiers et fermières, qui interrompaient leur labour pour le regarder passer. Beaucoup le saluèrent et il échangea même quelques mots avec certains.

Ces gens semblaient plutôt aisés, bien en chair, et portaient d'honnêtes habits. Ils ne se pressaient pas à la tâche et prenaient le temps d'apprécier les beautés du monde autour d'eux, sans craindre que leur flânerie ne leur attire coups et remontrances.

Il chevaucha jusqu'à midi et parvint à un petit hameau de coquettes maisons en pierre grise, dans une vallée où les arbres fruitiers de tout à l'heure avaient cédé la place à la forêt. Croisant une taverne qui arborait l'emblème de saint Nicolas, Rodolphe jugea bon de s'arrêter en ce lieu placé sous le signe de son protecteur. Il mit pied à terre et entra. À l'intérieur, il n'y avait qu'un garçon d'une quinzaine d'années et une jeune fille qui filait. Tous deux le saluèrent et s'enquirent de ce qui pourrait lui être agréable. Rodolphe leur demanda à boire et à manger, et les chargea de surveiller son cheval, car il désirait se reposer ici un moment. Dans une petite salle bien tenue, ils lui apportèrent du pain, de la viande et du bon vin des collines. La jeune fille le servit à table, et le garçon partit s'occuper de son cheval et resta au-dehors.

Une fois qu'il eut bien mangé et bien bu, il regarda la damoiselle, qui était encore là, et fut frappé de son air triste et maussade. Rodolphe, à présent rassasié, vit qu'elle était belle fille et la prit en pitié. Il lui demanda ce qui la chagrinait, « car, dit-il, cela saute aux yeux que vous êtes belle et bien portante. Vous n'êtes pas dans le besoin et semblez posséder le nécessaire et même plus. Êtes-vous servante en cette maison, et quelqu'un vous a-t-il maltraitée ? »

Elle pleura à ces mots, tant il lui parlait avec douceur, et répondit :

– Vous êtes bon, jeune seigneur, et c'est votre bonté qui me tire les larmes. Il ne serait autrement point convenable de pleurer ainsi devant un jeune homme, aussi vous prie-je de me pardonner. Quant à moi, je ne suis point servante et nul ne m'a maltraitée. Les gens d'ici sont gentils et bons voisins. Cette maison, la petite ferme et le vignoble près d'ici nous appartiennent à moi et mon frère, le garçon qui est parti s'occuper de votre cheval. Et nous vivons en paix ici, la plupart du temps, car ce hameau, qui a pour nom Fort-l'Abbé, relève de la seigneurie de Hautlieu, bien qu'en étant

fort éloigné. L'abbé est un bon seigneur et il nous protège des tyrans. Tout devrait donc aller au mieux pour moi, mais une chose me chagrine cependant.

– De quoi manquez-vous donc ? l'interrogea Rodolphe. Peut-être pourrais-je y remédier ?

Plus il la regardait, plus il la trouvait belle.

Ses sanglots cessèrent :

– Sire, je crains avoir perdu un être cher.

– Comment ? s'exclama-t-il. Vous le craignez et n'en êtes point sûre ! Votre ami est-il alité, entre la vie et la mort ?

– Ô sire, répondit-elle, c'est dans le bois que se trouve le mal.

– De quel bois parlez-vous ? demanda-t-il.

– Le Bois du Péril, qui s'étend de notre hameau jusqu'au Bourg-des-Quatre-Bosquets, et tout autour de celui-ci. Et, sire, si vous avez en tête de vous rendre là-bas aujourd'hui, renoncez-y, car il vous faudrait traverser le bois. Vous qui êtes jeune et beau, suivez donc mon conseil : restez ici et attendez les commerçants qui reviennent de Hautlieu, car ils voyagent en groupe. Voyez-vous, beau seigneur qui vous êtes enquis de ma peine, en voici la seule et unique cause : cela fait cinq jours que mon bon ami et confident est parti seul, à cheval, à travers le Bois du Péril pour rejoindre le Bourg-des-Quatre-Bosquets, et nous ne l'avons point revu. Nous attendions son retour au bout de trois jours, mais son cheval est rentré seul, les rênes et la selle maculées de sang.

Elle se remit à pleurer en narrant ce récit. Ne sachant que dire, Rodolphe la consola :

– Ne perdez point espoir, belle damoiselle, peut-être est-il sain et sauf. Les jeunes gens aiment à partir à l'aventure, moi-même je n'y déroge pas.

Lui jetant un long regard, elle dit :

– Si vous fuyez ceux qui vous aiment, vous commettez une grave erreur. Je ne me gênerai point pour vous le dire, tout beau seigneur que vous êtes.

Rodolphe rougit sans rien dire, la trouvant belle et gentille. La jeune fille ajouta :

– Que vous ayez agi en bien ou en mal, n’empirez pas votre situation. Croyez-m’en, restez ici en attendant que les commerçants en route pour le Bourg-des-Quatre-Bosquets reviennent de Hautlieu. Vous trouverez ici bon et sûr logis, si vous le souhaitez. Ou, si notre auberge vous semble trop fruste, vous pouvez aussi retourner à Hautlieu : les moines là-bas vous offriront bon gîte, à coup sûr, et aussi longtemps que vous le voudrez.

– Vous êtes bien bonne, chère damoiselle, dit Rodolphe. Mais pourquoi devrais-je m’attarder à la recherche d’un hôte ? Eh, qu’ai-je donc à craindre de si mauvais en ce bois ? Un voyageur inconnu, sans richesses, point gringalet et bien armé de surcroît, ne redoute pas les bandits de grand chemin, à l’affût du gain facile et assuré. Et que rencontrerai-je de pire que de tels bandits ?

– Vous pourriez rencontrer bien pire encore, s’écria-t-elle, sanglotant de plus belle. Las ! Pourquoi devrais-je vous écouter, alors que personne ne m’entend, ni les saints de la maison du Seigneur, ni le Seigneur lui-même, ni le père et la mère qui autrefois se montrèrent si généreux envers moi ? Oh, puissé-je ne boire qu’une gorgée tirée de la Source au bout du monde !

Il s’était levé pour partir, attristé de son chagrin et impuisant à l’alléger, mais se retourna précipitamment en entendant ces mots.

– Où donc se trouve cette Source ? demanda-t-il avec empressement. En savez-vous quelque chose dans ces parages ?

– Je sais du moins les rumeurs qui circulent à son propos, répondit-elle, mais ne vous en dirai rien de plus, de peur que vous ne partiez courir le monde à sa recherche. Je refuse que vous risquiez votre vie.

Rodolphe la trouva plus belle encore. Il la fixait sans mot dire, elle lui rendait son regard. Le sang empourprait ses joues et son front, mais elle n'aurait pu détourner les yeux. Il brisa le silence :

– Eh bien, je dois partir à présent, sans en savoir plus qu'à mon arrivée, mais la faim rassasiée et la soif étanchée, ce dont je vous sais gré.

À ces mots, il sortit de sa bourse une belle pièce d'or des Hauts-Prés, frappée au coin des contrées de l'Est, et la plaça dans sa paume ouverte. Il s'enhardit à tenir un instant sa main, qu'elle ne retira point.

– Eh bien, répéta Rodolphe, il me faut partir et laisser là toute autre considération. Pouvez-vous envoyer votre frère quérir mon cheval, car le temps me fait défaut.

La main toujours dans la sienne, elle répondit :

– Oui-da, mais vous aurez beau faire, jamais vous n'atteindrez les Quatre-Bosquets avant la tombée de la nuit. Oh, ne resterez-vous point ici ?

– Non, persista-t-il, mon cœur ne le souffrirait point, cela ferait de moi un lâche.

Elle rougit à nouveau, comme courroucée. Retirant sa main de celle de Rodolphe, elle frappa trois fois dans ses paumes et appela :

– Hé là, Hugues ! Hâte-toi donc d'amener la monture du chevalier !

Allant et revenant au cellier, traversant la pièce de long en large, elle débarrassa la table de la vaisselle et des victuailles qui l'encombraient, sans plus prêter attention à son hôte. Rodolphe la regardait faire, trouvant chacun de ses gestes plus gracieux que le précédent, et elle, si bien faite de sa personne. Lui revint à l'esprit le chant de veillée de la Grande Demeure, qui lui seyait parfaitement, car elle allait pieds nus, à la façon des filles qui travaillent aux champs, et ses pieds, jolis au possible, étaient brunis du soleil des fenaisons.

Elle portait également une belle robe d'étoffe verte brodée de fleurs.

Il la regardait aller et venir.

– Belle damoiselle, l'appela-t-il enfin. Viendrez-vous un peu par ici avant que je m'en aille ?

– Oui-da, répondit-elle.

Elle approcha, et se tint face à lui, moins triste qu'auparavant, lui sembla-t-il. Elle resta là, les mains jointes et les yeux baissés.

– Je m'en vais, dit Rodolphe. Mais je tiens à vous dire que votre chagrin me désole. Et si nous ne devons plus jamais nous revoir, il n'y aurait pas grand mal à ce que je vous baise les lèvres et le visage.

À ces mots, il lui prit les mains et, l'attirant à lui, l'enlaça et l'embrassa de nombreuses fois, ce qui ne sembla point lui déplaire. Il la trouva plus douce qu'une fleur de mai.

Lui adressant un sourire non dénué de tristesse, elle dit alors :

– Comme il n'est pas sûr que je vous revoie non plus, je vais vous rendre la pareille.

Elle prit son visage entre ses mains et l'embrassa tendrement, ce qui le remplit d'aise.

Puis, le prenant par la main, elle le mena dehors, où le garçon les attendait depuis un bon moment, debout près du cheval de Rodolphe. Lorsqu'il vit sa sœur sortir en compagnie du beau chevalier, il leur jeta un regard menaçant et tira un couteau de sa ceinture. Mais Rodolphe ne prêta guère attention à lui. La damoiselle, quant à elle, écarta son frère de son chemin pour tenir l'étrier de Rodolphe et l'aider à grimper en selle.

– Que la bonne fortune vous accompagne, lui dit-elle. À dire vrai, je pense que le bois vous sera moins funeste que ce que j'ai pu laisser entendre, car si d'aventure vous rencontriez quelque ennemi, je sais que votre volonté en triompherait.

– Que Dieu vous garde, gente damoiselle, répondit Rodolphe. Puissiez-vous vite retrouver votre aimé tel que vous l’avez quitté. Adieu!

Comme elle ne disait plus rien, il secoua les rênes de Faucon et s’en fut. Jetant un coup d’œil par-dessus son épaule, il la vit debout, les pieds nus sur la route poussiéreuse, s’abritant les yeux du soleil de l’après-midi et le regardant s’éloigner. Il lui fit signe de la main et poursuivit sa route entre les maisons du hameau.

VIII

Aventure dans le Bois du Péril



Lorsque Rodolphe eut quitté le hameau, la route l'emmena hors de la vallée, jusqu'au sommet d'une colline, où il constata que le paysage qui s'étendait devant lui était d'une tout autre nature que celui qu'il venait de parcourir. La route filait en ligne droite à travers une étendue désertique et sauvage, où seuls quelques moutons et chèvres de montagne paissaient parmi les maigres buissons disséminés çà et là. Au-delà de ce désert, la terre s'élevait en une longue corniche, couverte d'une forêt dense aux arbres touffus. Poursuivant son chemin, il eut tôt fait de franchir cet aride désert, sous les rayons ardents du soleil de l'après-midi. En ces heures les plus chaudes de la journée, Rodolphe jugea plus prudent d'aller se réfugier à l'ombre des arbres massifs, qui s'avérèrent une forêt de hêtres. Entre les troncs d'arbres se dessinait une piste, fort étroite, mais pouvant faire office de route, et qui semblait traverser la forêt. Rodolphe la suivit au pas pour ménager sa monture, pensant bien davantage à la belle qu'il venait de quitter, qu'aux dangers dont elle l'avait prévenu.

Après un moment, l'épais bois de hêtres céda la place à de grands et majestueux chênes, qui croissaient à bonne distance les uns des autres, comme si le garde forestier de quelque seigneur y avait veillé. Entre eux l'herbe était fraîche, belle et fleurie. En cheminant, il croisa des cerfs, des chevreuils et d'autres bêtes sauvages, mais aucun humain.

L'après-midi avançait et Rodolphe progressait toujours dans le bois de chênes, dont la beauté lui semblait digne du plus grand roi sur terre. Il finit par atteindre une intersection où une route coupait sa piste. Tout autour du croisement, la forêt s'évasait en une clairière, et, au-delà, s'épaississait de plus belle. Les sous-bois pleins de houx et d'épines se transformaient progressivement en vallée.

Rodolphe s'arrêta, ne sachant quelle route le mènerait au Bourg-des-Quatre-Bosquets. Il mit pied à terre et attendit un moment, au cas où quelqu'un passerait par là. Regardant aux environs, il remarqua, sur la route qui coupait la sienne et dans la pelouse alentour, de nombreuses empreintes de chevaux, qui semblaient fraîches. Il s'allongea alors pour se reposer, laissant Faucon libre d'aller brouter l'herbe à sa guise, sachant que la bête l'aimait et accourrait au moindre appel ou sifflement. Rodolphe avait les paupières lourdes en s'allongeant et, alors qu'il s'était absolument interdit de s'endormir, il se laissa, comme à son habitude, gagner par le sommeil : ses mains se relâchèrent, sa tête roula sur le côté et il s'endormit paisiblement. Il s'éveilla peu de temps après, avec l'immédiate certitude d'avoir été tiré du sommeil sans avoir dormi tout son souïl. Ses oreilles résonnaient de claquements de sabots, d'armes entrechoquées et de cris retentissants. Il se leva d'un bond, encore somnolent, et siffla son cheval. Mais il fut immédiatement assailli par une bande d'hommes, dont deux s'emparèrent de lui. Quand il leur demanda ce qu'ils lui voulaient, ils lui ordonnèrent de rester tranquille.

Il y voyait plus net à présent, et constata que ces hommes étaient habillés pour la guerre : harnachés de cuirasses de cuir bouilli et d'acier étincelant, ils tenaient de longues lances et portaient de belles épées à la ceinture. Ils arboraient un étendard vert, orné d'une tour dorée et crénelée, à la croisée de quatre chemins blancs, emblème qui figurait également sur les surcots et les manches des guerriers. Les deux hommes

menèrent Rodolphe sous l'étendard, où se tenait, sur son destrier blanc, un chevalier armé de pied en cap, la tour et les quatre chemins brodés sur son surcot vert. Auprès de lui était un vieil homme d'armes, qui ne portait sur sa tête nue qu'une couronne de feuilles de chêne et dont la longue barbe blanche descendait sur son manteau. Derrière eux, un grand jeune homme en habit de couleur vive, perché lui aussi sur un cheval blanc, portait l'étendard. Il y avait enfin, à leur côté, cinq hommes désarmés, habillés de manteaux verts, où apparaissait, cousu d'or, l'emblème de l'arbre sans feuilles. C'étaient de robustes gaillards, aux visages féroces et barbus. Ils avaient les mains liées dans le dos et les pieds attachés sous le ventre de leurs chevaux. Rodolphe estima au nombre de deux cents les hommes qui entouraient le chevalier.

Lorsqu'il vit Rodolphe, le chevalier se retourna vers le vieillard et lui dit :

– Nul ne sert de demander à ce freluquet s'il est un des leurs, car bien sûr sa réponse sera non. Qu'en dis-tu, Olivier?

S'approchant de Rodolphe, le vieil homme put l'examiner de bas en haut et sous tous les angles, car ses deux gardiens le tournaient et retournaient comme un rôti sur la broche.

– Il a la barbe naissante, dit enfin le vieillard, sans quoi vous auriez pu le prendre pour une de leurs femmes, de celles que nous connaissons bien. Mais à vrai dire, son accoutrement me semble familier – ainsi le duc Jacob reconnut-il le tabard de Joseph. Demandez-lui donc d'où il vient, seigneur. S'il ment, ligotez-le et emmenez-le, que nous puissions lui arracher quelque vérité. Sinon, donnez-lui sa chance et laissez-le partir, car nous ne voulons point gaspiller pour lui le bon pain de notre bonne ville.

Le chevalier scruta Rodolphe avec attention, puis lui demanda, non sans courtoisie :

– D'où venez-vous, beau sire, et quel est votre nom? Car nos ennemis sont nombreux en ces bois.

Rougissant, Rodolphe répondit :

– Je viens des Hauts-Prés, au-delà des collines, et vous prie de me laisser continuer mon chemin. Vous faites bien de vous en prendre à vos brigands et malandrins, mais pas à moi.

– Tu mens, drôle ! cria alors l'un des hommes attachés. Nous ne sommes point brigands !

Mais le soldat qui se tenait à ses côtés lui assena un coup sur la bouche, s'exclamant :

– Tais-toi, renégat ! Tu parleras à loisir demain, quand le bourreau t'aura en main.

Sans y prêter plus d'attention, le chevalier se retourna vers le vieux guerrier.

– A-t-il dit la vérité jusqu'à présent ? lui demanda-t-il.

– Oui, sire Aymar, répondit Olivier. Il me semble même mieux le connaître qu'il ne me connaît moi.

À ces mots, il se retourna vers Rodolphe :

– Comment se porte Nicolas Longs-Jarrets, mon seigneur ? demanda-t-il.

Rodolphe rougit à nouveau.

– Il va bien, répondit-il.

– Ce jeune homme est-il issu d'une noble maison, Olivier ? s'enquit le chevalier.

Mais avant que l'ancêtre n'ait eu le temps de répondre, Rodolphe lui lança :

– Vieux guerrier, par amour pour Nicolas, je te prie de ne point révéler mon nom.

Le vieil Olivier s'esclaffa :

– Eh bien, il est vrai que Nicolas et moi avons été amis, en quelque sorte, autant que nous avons été ennemis. Et en souvenir du temps jadis, invoquer son nom vous sera utile, jeune seigneur – puis, s'adressant au chevalier : Oui, sire Aymar, il vient d'une noble et ancienne maison. Mais vous entendez comme il vient de m'implorer. Alors nous tairons son nom.

Le chevalier regarda un instant Rodolphe en silence, puis lui demanda :

– Souhaitez-vous faire route avec nous jusqu’au Bourges-Quatre-Bosquets, beau sire ? N’est-ce pas là-bas que vous vous rendiez ? Que faites-vous, sinon, dans le Bois du Péril ?

Rodolphe retourna la question dans sa tête et, bien qu’il ne vît pas pourquoi il refuserait cette proposition, quelque chose en son cœur lui interdit de l’accepter trop promptement. Il répondit alors :

– Beau seigneur, je recherche l’aventure.

Le chevalier sourit :

– Vous aurez votre plein d’aventures si vous nous accompagnez.

Rodolphe ne souhaitait pas vraiment se joindre à eux, mais il ne savait s’il pourrait continuer longtemps à contrarier autant d’hommes armés. Il ne s’empressa donc pas de répondre. Mais à ce moment, un homme surgit en courant hors du bois qui s’enfonçait dans la vallée. C’était un gaillard long et mince, bâti pour la course, chaussé de galoches et vêtu d’une simple chemise. L’assemblée s’écarta pour le laisser s’approcher du chevalier, comme si ce dernier l’attendait. Quand il fut près de lui, le chevalier se pencha en avant pour ouïr ce que l’homme, à voix basse, lui disait, et tous les autres se retirèrent pour ne point entendre. Lorsque le coursier eut délivré son message, le chevalier se redressa sur sa selle, leva la main et cria :

– Olivier ! Olivier ! Indique-nous le chemin que tu connais ! Et vous, mes hommes, en avant ! Éperonnez !

Puis il souffla dans la corne qui pendait au pommeau de sa selle. Le coureur emboîta le pas au vieil Olivier, et toute la compagnie partit au grand trot vers le sud-est, traversant le carrefour en diagonale, du côté où le bois n’était pas encombré de broussailles. Ils disparurent tous jusqu’au dernier et plus personne ne se soucia de Rodolphe.

Nouvelle aventure dans le Bois du Péril



Une fois seul, Rodolphe se mit à méditer un peu et se dit qu'en aucun cas il ne se hâterait de rejoindre le Bourges-Quatre-Bosquets. « Ce croisement n'a rien à voir avec celui qui se trouve près de chez nous, pensa-t-il. Il va, à coup sûr, m'arriver des aventures par ici. Je vais même y rester une heure ou deux, mais garderai cette fois mon cheval près de moi et resterai éveillé, pour n'être point pris par surprise. »

Il siffla Faucon et l'animal arriva, tout hennissant d'amour pour lui. Rodolphe sourit et l'attacha à l'arbrisseau le plus proche. Lui-même s'assit dans l'herbe et poursuivit ses réflexions, se demandant ce que les gens des Hauts-Prés faisaient en cet instant et comment ses frères se portaient. Il était cinq heures de l'après-midi et les rais obliques du soleil filtraient à travers les branches des nobles chênes, tandis que, dans la tiédeur de l'été, s'élevait l'odeur de l'herbe et des fougères piétinées par les chevaux de la troupe qui venait de partir. Il resta assis un long moment à rêver, sans s'endormir malgré le faible murmure d'un petit ruisseau coulant dans la vallée en contrebas, qui, se mêlant à tous les autres petits bruits de la forêt, le berçait et l'invitait à s'assoupir à nouveau. Il finit par avoir raison de Rodolphe, qui s'allongea, la tête dans les fougères, et, moins de deux minutes plus tard, dormait à poings fermés, d'un sommeil aux songes peuplés de souvenirs anarchiques des jours passés.

Lorsqu'il s'éveilla, il demeura un moment sans bouger, se demandant où il pouvait bien être. Sorti de sa torpeur, il se leva et regarda alentour : le soleil déclinant habillait d'or rougeoyant les troncs des chênes. Il resta là un instant, à regarder batifoler trois lièvres qui s'étaient approchés de lui pendant son sommeil, et qui à présent ne le remarquaient plus. Un peu plus loin, à travers les arbres, il aperçut un cerf et deux biches qui allaient lentement d'une herbe à l'autre, broutant dans la fraîcheur du soir. Les voyant lever la tête et s'en aller tranquillement dans la vallée, il se retourna brusquement en direction du nord-ouest. Il avait l'ouïe fine et la vue perçante, et la petite brise qui venait de se lever lui apportait à nouveau des bruits de sabots.

Il se dirigea vers Faucon, le détacha et resta près de lui, la bride à la main, prêt à dégainer son épée. Il tendit l'oreille : le son se rapprochait de plus en plus. Il monta lestement en selle et, rassemblant les rênes dans sa main gauche, resta là à surveiller la clairière couverte d'empreintes de sabots, au cas où il aurait à fuir soudainement pour garder la vie sauve. Il entendit de rudes voix d'hommes, puis le sifflement de l'un d'entre eux ; de nouveaux visiteurs surgirent du nord-ouest, traversant la clairière en diagonale. Il s'agissait de deux cavaliers armés. Dès qu'il les aperçut, Rodolphe tira son épée et les attendit près de la croisée des chemins. Lorsqu'ils virent son armure briller, les deux hommes s'approchèrent un peu, avant de s'arrêter pour l'observer à distance, sans mettre pied à terre. Rodolphe constata alors qu'ils portaient les mêmes armes et habits que la troupe qui venait de passer. L'un des deux hommes se tenait en retrait d'une longueur, une grande lance sur l'épaule. Celui qui ouvrait la marche portait une épée à la ceinture et une petite hache attachée au cou. Sa main droite semblait également tenir quelque chose, mais Rodolphe, au premier abord, ne put distinguer ce dont il s'agissait, puisqu'il ne voyait de l'homme que son profil gauche.

Le lancier s'approcha un peu plus de Rodolphe, qui remarqua alors qu'au pommeau de sa selle pendait une tête d'homme aux cheveux et à la barbe roux.

– Salut à toi, chevalier! s'exclama l'inconnu, d'une voix forte et joyeuse. Où vas-tu donc, toi qui chevauches ces forêts l'épée à la main?

Rodolphe était sur le point de répondre, mais le premier homme s'avança également et se tourna, laissant ainsi voir ce qu'il tenait de la main droite: il s'agissait, ô surprise, d'une femme, entravée par une corde attachée à son cou – bien que ses mains fussent libres – comme une vache que l'on mène à la foire. Lorsque l'homme s'arrêta, elle continua d'avancer de quelques pas, sans pour autant chercher à tendre la corde, et s'immobilisa à son tour, à hauteur de la tête du cheval. Rodolphe pouvait maintenant l'observer à loisir: elle n'était pas à proprement parler nue, mais fort peu vêtue, car rien d'autre ne la recouvrait qu'une courte chemise de lin et des chaussures aux pieds. Et pourtant, à en juger par les bijoux et l'or qui brillaient à ses mains, et par le diadème d'or dont elle était coiffée, Rodolphe l'estima de noble condition. Elle se tenait debout, les mains jointes, observant la scène comme si tout ce qui advenait et allait advenir n'était qu'un spectacle destiné à la divertir.

Rodolphe la regardait en silence. Le lancier s'exclama à nouveau:

– Hé là, jeune homme, vas-tu donc répondre? T'effrayons-nous à t'en rendre muet?

Les sourcils froncés, Rodolphe rougit et pâlit tour à tour, aussi furieux que désarmé.

– Je chevauche en ces bois pour y trouver l'aventure, lâcha-t-il enfin. Et me voilà servi, semble-t-il. Que comptez-vous faire de cette femme?

L'homme qui tenait la corde répondit:

– Ne te mets point martel en tête, nous la menons au

trépas qu'elle mérite. Quant à toi, tu peux t'estimer heureux de n'être point son complice, puisque tu ne sembles en effet pas être l'un des leurs. Va, tu peux t'en aller en paix.

– Je ne bougerai pas d'un pouce, tant que vous n'aurez pas libéré et laissé partir cette femme, répondit Rodolphe. Ou bien dites-moi ce qu'elle a fait de si terrible.

L'homme s'esclaffa :

– C'est une bien longue histoire et je doute fort que tu vives assez longtemps pour en entendre la fin.

À ces mots, il fit un signe de tête à son compagnon, qui cala d'un coup sa lance sur le faucre, éperonna son cheval et fonça sur Rodolphe à toute allure. Notre histoire s'achèverait ici, si Rodolphe, tout jeune qu'il était, n'en avait pas moins été sur ses gardes et n'avait eu Faucon bien en main. D'un geste du poignet, il fit faire à son cheval un écart si brusque que l'homme d'armes manqua sa cible, sans avoir le temps de freiner sa monture. Tandis qu'il le dépassait, penché sur la crinière de son cheval, Rodolphe saisit son glaive à deux mains, se dressa sur ses étriers et frappa du plus fort qu'il put. L'épée s'abattit sur la nuque de son ennemi, entre le heaume et l'armure, et rien n'y résista, ni le cuir ni la maille, de sorte qu'il en eut la tête presque tranchée et s'effondra de sa selle dans un bruit de ferraille. Un pied coincé à l'étrier, le lancier fut traîné au sol, contre roches et broussailles, son cheval fuyant au grand galop entre les arbres de la forêt. Rodolphe fit alors volte-face pour s'occuper de son acolyte. Malgré la colère et la furie assassine qui l'animaient, Rodolphe le vit clairement et distinctement, devant les arbres, manier sa hache d'un air peu assuré.

Rodolphe levait son épée et talonnait Faucon lorsque la femme, jusque-là restée en retrait, bondit avec l'agilité d'un léopard sur la selle du scélérat, l'agrippant et le tirant en arrière alors qu'il levait sa hache pour la frapper. Tandis que Rodolphe fonçait en avant, elle lui cria :

– Hardi, frappe-le donc, ô bel envoyé de Dieu !

Rodolphe eut tôt fait de les rejoindre. Bien qu’il répugnât à occire un homme pris dans les bras d’une femme, il craignait que le guerrier ne porte à la dame quelque coup fatal s’il ne se hâtait. Il le transperça donc de son épée ; l’homme mourut sur le coup et tomba de cheval, emportant la femme dans sa chute.

Rodolphe mit pied à terre et la femme se releva à son approche, la chemise blanche toute maculée du sang du vaincu. Elle se tenait pourtant devant lui aussi calme et altière que si elle siégeait sur le haut dais d’une salle d’honneur.

– Jeune guerrier, lui dit-elle, tu as fait preuve d’une bravoure toute chevaleresque, et je veillerai à ce que tu sois dignement récompensé. Pour l’heure, je te conseille de ne point te rendre au Bourg-des-Quatre-Bosquets, car les brigands et impitoyables assassins qui s’y trouvent, entendant parler de tes exploits, auront tôt fait de t’attraper, fût-ce même devant l’autel de l’église où tu irais demander asile, et de t’infliger le fouet et le gibet. Il serait sage de t’en aller sur-le-champ, car mes bourreaux – ceux-là mêmes que tu as occis – ont une armée de complices, qui sera bientôt lancée à tes trousses, et jamais tu ne pourras l’affronter. Suis mon conseil et prends la route en direction de l’est : tu arriveras alors à La Ferté-sous-Falaise, où les gens sont pacifiques et amicaux.

Il l’observait attentivement tandis qu’elle prononçait ces mots, et remarqua qu’elle parlait fort lentement, rougissant, puis pâlisant, et rougissant à nouveau en le regardant. Mais quoi qu’elle fit, et malgré son pauvre accoutrement, il se dit qu’il n’avait jamais vu femme plus belle. Ses cheveux étaient roux foncé et ses yeux d’un gris tour à tour profond et transparent. Ses lèvres n’étaient ni minces ni pulpeuses, mais appétissantes à souhait lorsqu’elle parlait ou souriait. Quant à son menton, il était rond et modelé à la perfection. Elle était grande, le corps puissant et bien fait, les bras charnus

et beaux, les jambes longues et galbées que la fine et courte chemise ne parvenait guère à dissimuler. Quoi qu'on en dise, il n'est d'homme qui n'eût convenu qu'elle était vraiment ravissante. Son visage reprit soudain son expression calme et altière. Posant une main sur l'épaule de Rodolphe, elle lui adressa un large sourire et ajouta :

– Tu es certes très beau, mais tu n'y vas pas de main morte – puis, prenant sa main et la caressant : Tu estimes donc avoir réalisé un bien grand exploit, bel enfant ? C'est peut-être le cas. Et pourtant, d'aucuns diront que tu n'as fait qu'assassiner deux bouchers. Tu prétends m'avoir délivrée, mais peut-être aurais-je pu me délivrer seule et vite ? Ne te désespère point pour autant, toutefois, car je te crois promis à un grand avenir.

Se retournant, elle aperçut le cadavre du cavalier, dont les pieds, à l'instar de son camarade, étaient restés coincés dans ses étriers, avec cette différence que son cheval n'avait pas bougé, se contentant de baisser la tête de temps à autre pour brouter une touffe d'herbe.

– Ôte donc celui-là, que je prenne son cheval, ordonna-t-elle.

Rodolphe alla donc décoincer les pieds du mort, puis le traîna jusqu'aux fougères les plus hautes et l'y dissimula tant bien que mal. Il retourna ensuite vers la dame, qui faisait les cent pas près du cheval, tandis que celui-ci mâchonnait paisiblement l'herbe fraîche. Lorsque Rodolphe revint, elle avait les rênes en main et le pied à l'étrier, prête à monter en selle. Mais elle redescendit aussitôt vers lui, jeta ses bras autour de son cou et, rougissant comme une rose, embrassa maintes fois son visage. Puis, légère, elle monta en selle, enfourcha l'animal et, talonnant ses flancs, s'éloigna à grande vitesse vers le sud-est. Elle fut bientôt hors de vue.

Rodolphe, immobile, continua de fixer l'endroit où elle avait disparu, livré à ses interrogations sur cette aventure.

Il méditait les paroles de la dame, se demandant s'il devait prendre la route qu'elle lui avait conseillée. « Je m'en suis tiré sain et sauf jusqu'à présent, pensa-t-il, et sans la moindre égratignure. Ce lieu semble, de surcroît, propice à toutes sortes d'aventures. Par ailleurs, le crépuscule avance, et il vaudrait mieux ne point davantage cheminer de nuit, si je compte vraiment me rendre à La Ferté-sous-Falaise, où vivent ces gens si paisibles. J'attendrai donc le matin ici même, mais resterai sur mes gardes, abrité par le bois. »

Sur ce, il traîna le corps de l'homme mort jusqu'à un petit fossé où les fougères étaient hautes et les ronces inextricables, afin qu'on ne le trouve point aisément. Puis il appela Faucon et se chercha une cachette près de la croisée des chemins. Il avisa un petit bosquet de châtaigniers et noisetiers, là où deux grands chênes avaient été abattus une dizaine d'années auparavant. À travers les feuilles, il pouvait voir les quatre chemins assez distinctement, sans être facilement repéré lui-même. Il y emmena Faucon, lui retira ses rênes et l'attacha par le licol au cœur du taillis. Lui-même s'assit plus près du chemin, défit son heaume et, tirant de sa besace ce qui lui restait de provisions, mangea et but dans les premières heures de cette nuit d'été. Il médita ensuite les péripéties de cette seconde journée de vagabondage. La lune sortit, brillante, de derrière les nuages, mais il ne la vit point, car bien qu'il luttât pour rester éveillé, la torpeur l'envahit bientôt. Rien ne l'éveilla dans le courant de la nuit, et il ne vit nulle trace de la troupe dont la dame avait parlé, car elle ne se montra point.

Rencontre et séparation dans le Bois du Péril

orsque les premières lueurs de l'aube commencèrent à poindre dans le ciel, Rodolphe se réveilla dans la fraîcheur matinale. Il se redressa d'un coup et tendit l'oreille, car il lui avait semblé entendre quelque chose en s'éveillant, ce qui avait alerté sa vigilance. Un martèlement de sabots résonnait sur la route. Rodolphe se leva et rejoignit la lisière du bosquet, d'où il aperçut un cavalier, qui venait d'atteindre le croisement des quatre routes. Le nouveau venu était de petite taille, tout emmitoufflé dans une large cape. Il regarda partout alentour, comme pour s'assurer que la voie était libre, puis descendit de cheval et, rejetant sa capuche en arrière, sembla hésiter sur la route à suivre. Le jour était un peu plus clair à présent, et Rodolphe, scrutant l'intrus avec attention, s'aperçut qu'il s'agissait en fait d'une femme. Il sortit donc de sa cachette, d'un pied léger. Lorsqu'il fut à découvert, sur la pelouse au bord du chemin, la cavalière le vit et mit immédiatement le pied à l'étrier, pour remonter en selle. Mais, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle redescendit pourtant, laissa sa cape glisser au sol, et fit quelques pas en sa direction, comme pour venir à sa rencontre.

C'est alors que Rodolphe reconnut la damoiselle de l'auberge de Fort-l'Abbé. Il avança vers elle et lui tendit les mains, qu'elle prit et garda dans les siennes.

— Seules les montagnes ne se rencontrent jamais, dit-elle

en souriant. J'ai pris le même chemin que vous, sans même savoir où vous étiez. Mais je me réjouis d'avoir croisé votre route, car la mienne promet d'être longue.

Tandis qu'il la regardait, il sembla à Rodolphe que son cœur se serrait, de douleur ou de honte.

– Je suis un chevalier aventureux, s'exclama-t-il, et partir en quête d'aventures est mon seul dessein ! Pourquoi donc ne vous accompagnerais-je point ?

Lui adressant un long regard franc, elle répondit :

– Non, c'est impossible. Vous êtes le fils d'un seigneur, et moi la fille d'un franc-tenancier – elle n'ajouta rien à cela, et lui non plus. Par ailleurs, reprit-elle enfin, la route sera longue, et j'ignore à quel point.

Rodolphe restait à nouveau sans rien répondre. Alors elle poursuivit :

– Je pars à la recherche de la Source au bout du monde : je vivrai si je la trouve, ou mourrai si j'échoue.

– Pourquoi ne puis-je venir avec vous ? demanda enfin Rodolphe.

Il faisait jour à présent et Rodolphe la vit rougir et blêmir tour à tour, les lèvres serrées.

– Parce que vous ne le voulez point, répondit-elle. Parce que vous préféreriez faire ce voyage en d'autre compagnie.

Il rougit à son tour :

– Je ne connais personne d'autre pour m'accompagner, dit-il.

– Peu importe, rétorqua-t-elle, cela revient au même : je ne veux pas que vous veniez, voilà tout.

– Et pourquoi pas ? persista-t-il.

– Jurez-vous que rien ne vous est arrivé depuis notre dernière rencontre à Fort-l'Abbé ? Car vous avez changé depuis hier, je le vois et le sens bien. Si vous me le jurez, venez avec moi ; mais si vous refusez, vous pouvez vous en abstenir, car il ne serait pas sincère de votre part de vouloir m'accompagner

en cette quête : ceux qui s'y engagent doivent être fidèles et tout entiers dévoués à la quête et à leur compagnon.

Elle lui lança un regard triste, et les nombreuses pensées qui l'assaillirent le laissèrent muet.

– Devez-vous vraiment partir pour cette quête ? demanda-t-il enfin.

– Ah, répondit-elle, maintenant que je vous ai revu et parlé à nouveau, il me faut l'entreprendre à tout prix et sur-le-champ.

Ils restèrent tous deux silencieux. Elle reprit la parole, d'un ton faussement enjoué :

– Me voici en ce carrefour, où trois routes s'offrent à moi, sans compter celle que je viens d'emprunter. Je sais que la route du sud conduit au Bourg-des-Quatre-Bosquets, mais d'après ce que j'ai appris de ses habitants, ils se moqueront de moi si je les interroge sur la route pour la Source au bout du monde. Quant à la route de l'ouest, je pense qu'elle me conduira vers les terres habitées que je connais déjà. Je suis donc résolue à prendre le chemin de l'est. Qu'en dites-vous, beau seigneur ?

– On m'a dit qu'il menait à La Ferté-sous-Faloise, où demeurent des gens bien intentionnés, répondit-il.

– Qui vous a raconté cela ? demanda-t-elle.

Et Rodolphe répondit, rougissant à nouveau :

– Quelqu'un qui semblait connaître aussi bien les habitants d'une ville que de l'autre. Elle m'a affirmé que ceux de La Ferté étaient bons, mais que ceux des Quatre-Bosquets étaient mauvais.

La damoiselle eut un sourire triste en l'entendant prononcer le mot « elle ».

– Quant à moi, rétorqua-t-elle, j'ai entendu, et cela ne date pas d'hier, que La Ferté abrite la confrérie de l'Arbre-Sec, dont les membres ne sont que pillards et brigands. Néanmoins, ils ne sont sans doute pas bien pires que les autres,

et la légende veut que l'Arbre sec se trouve sur le chemin de la Source au bout du monde. C'est donc là-bas qu'à tout hasard je me rendrai. À présent, je vous dis adieu, car il est fort probable que je ne vous revoie jamais.

– Ô jeune fille! s'écria Rodolphe, que ne rentrez-vous à Fort-l'Abbé? Je pourrais alors vous y retrouver. D'ailleurs, j'ai moi aussi l'intention de me rendre à La Ferté-sous-Falaise. Ne vous y verrai-je donc point?

Elle secoua la tête :

– Non, et puisqu'il me faut aller loin, je ne m'éterniserai pas ici plus longtemps. À dire le vrai, si je vous voyais entrer par une porte, je m'enfuirais immédiatement par l'autre ; pourquoi me grever d'un tourment contre lequel il n'est nul remède? Car je sais que vous oublierez bien vite le désir que vous avez de me voir, à Fort-l'Abbé ou ailleurs. Je ne dirai donc rien d'autre qu'adieu.

Elle s'approcha de lui et, les mains sur ses épaules, déposa un baiser sur ses lèvres. Puis elle se retourna promptement, ramassa sa cape, et sauta lestement en selle. Secouant les rênes, elle prit la route de l'est, en direction de La Ferté, abandonnant un Rodolphe découragé et l'esprit préoccupé. Il était encore si tôt en ce matin d'été que Rodolphe, ne sachant que faire, tourna les talons et regagna son abri entre les noisetiers, où il s'allongea. Ses pensées retournèrent à la belle dame qu'il avait délivrée, et dont il se demandait s'il la reverrait un jour, car c'était ce qu'il désirait ardemment, en vérité. Il se rendormit au milieu de ces considérations, car la nuit lui devait encore un peu de sommeil, eu égard à sa jeunesse et à l'épuisant combat que, la veille, il avait livré corps et âme.